

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

Additional comments / Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11<sup>ME</sup> ANNEE, No 527—SAMEDI, 9 JUIN 1894

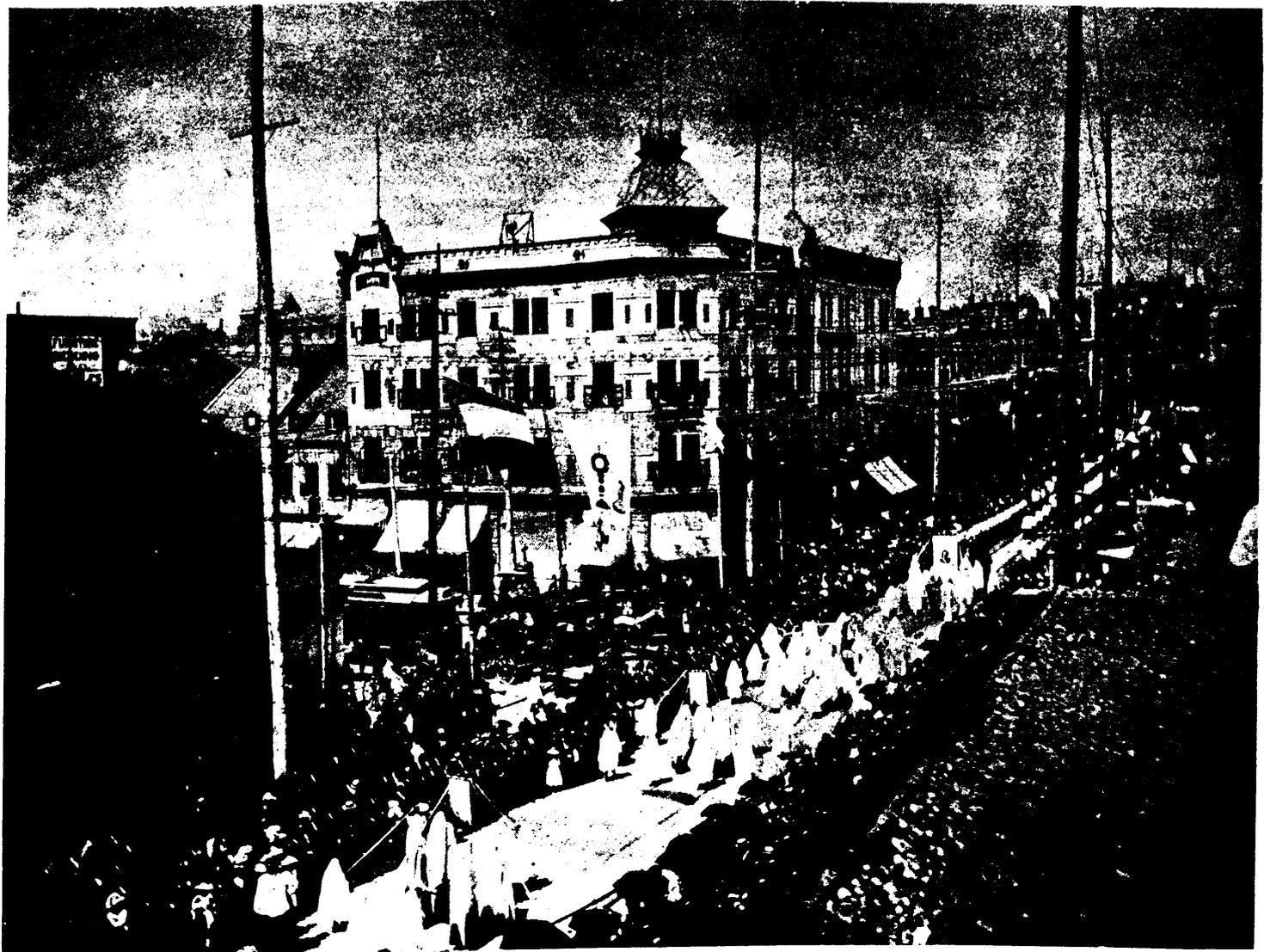
BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



MGR LORRAIN, ÉVÊQUE DE PONTIAC.—Photo. Quéry Frères



LA FÊTE-DIEU A MONTREAL.—VUE DU DÉFILÉ AU COIN DES RUES CRAIG ET SAINT-LAURENT.—Photographie et photogravure Armstrong

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 JUIN 1894

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Théâtres, par Joseph Genest.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—Poésie : A mon orme, par Z. Mayrand.—La colonne Vendôme (avec gravure), par P. Colonnier.—Notes et impressions.—Nos gravures.—Un asthmatique, par Augustin Lellis.—Primes du mois de mai.—Poésie : Les deux lampes, par Adolphe de Ségur.—Nouvelle : Sigefroy ou le chevalier maudit, par Firmin Picard.—La fête de Saint-Isidore à Saint-Télesphore, par Marius.—Le retour des cendres : L'exhumation de Napoléon à Sainte-Hélène.—Galerie échiquienne : M. J. E. Narraway.—Le coin des enfants : L'heureux berger, Le jardinier bienfaisant.—Notes et faits, par Le chercheur.—Le jeu d'Échecs.—Choses et autres.—Feuilletons : Le secret d'une tombe, par Émile Richebourg ; Les Mangeurs de feu, par A. Jacoliot.

GRAVURES.—Portraits : Mgr Lorrain, évêque de Pontiac ; Le R. P. Bourion, de Gladstone (Mich.) ; M. l'abbé F. Reid, curé de Saint-Télesphore ; M. J. E. Narraway ; Mme Jane Hading ; Mme Segond-Weber.—La Fête-Dieu à Montréal : Vue du défilé prise au coin des rues Craig et St-Laurent.—L'adoration de la Sainte Tunique en France.—La mort accidentelle du général Ferron.—Gravure du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## AVIS

Notre nouvel agent, M. P. Henri, a commencé sa tournée, cette semaine. Il est muni de notre autorisation. Nous espérons que le public lui fera bon accueil, et lui accordera son patronage.

L'ADMINISTRATION.



UNE bonne nouvelle vient de nous arriver de France : notre compatriote et ami, le lieutenant J. Chartrand, a été nommé capitaine du bataillon des chasseurs Alpins.

Cette promotion me rappelle ce qu'il nous disait, il y a deux ans, dans une conférence très spirituelle qu'il a faite à Montréal, sur ses

souvenirs militaires :

"Après avoir été capitaine au 65e bataillon du Canada, je me suis promu au grade de simple soldat dans la Légion étrangère de France, et suis devenu lieutenant ; j'espère bientôt arriver à reprendre, dans l'armée française, l'ancien grade que j'avais dans la milice canadienne."

Il y est arrivé, et c'est le seul officier d'origine canadienne qui figure dans l'annuaire militaire de la France.

Ce n'est pas cependant sans mal que Chartrand a conquis les trois galons qu'il porte aujourd'hui, car tout n'est pas rose dans la Légion étrangère par où il a dû débiter, puisqu'il n'était pas Français, mais son excellente conduite, le travail assidu auquel il s'est astreint l'ont fait vite remarquer de ses chefs, et c'est ainsi qu'il a pu arriver au grade de capitaine, après dix sept ans de bons et loyaux services.

Nos félicitations sincères.

\* \* Nor, la vie n'est pas rose, au début, dans la Légion étrangère, pour un jeune homme de bonne famille qui tombe tout à coup au milieu d'une foule d'individus de toutes les nations, venus là par suite de circonstances qu'on ignore et qu'ils taisent, sous des noms souvent empruntés et dont on ignorera presque toujours l'origine exacte.

La discipline est plus dure là que partout ailleurs et il faut s'y conduire d'une manière exemplaire, car la moindre faute y est sévèrement punie.

Et pourtant, comme Chartrand nous le disait, ces gens là se battent parfaitement ; au feu, ils sont irréprochables et c'est tout ce qu'on leur demande.

Cette légion renferme bien des secrets qu'il serait toujours curieux, mais souvent pénible, de connaître

\* \* On parle beaucoup depuis quelque temps de la "Cure d'Eau" de l'abbé Kneipp.

J'en ai ri, comme bien d'autres.

Un homme qui arrive tout à coup pour vous prouver que l'on peut guérir toutes, ou presque toutes les maladies, à l'aide de l'eau, de l'eau qui ne coûte rien, semble être un farceur ou tout au moins un utopiste.

A mon sens, l'abbé Kneipp n'est ni l'un ni l'autre, ce n'est pas un découvreur, ce n'est pas un charlatan ni un empirique, c'est simplement un homme de bons sens, qui n'a rien découvert, qui n'a rien inventé, mais qui a condensé de bonnes formules, de bons procédés, qui a réédité de vieilles choses, en un volume.

En somme, il vous dit de bien vous laver, deux fois par jour, si vous êtes bien portant ; quatre, six fois, si vous êtes malade, en appuyant sur ce point, qu'il faut mettre beaucoup d'eau, *en peu de temps*, sur la partie malade, très vivement, et vous coucher, vous mettre au chaud, ou prendre immédiatement de l'exercice, un exercice violent, pour produire la réaction.

C'est simple comme bonjour, mais, comme toutes les questions, ou plutôt les opérations hydrothérapiques, c'est très compliqué.

Si vous allez trop vite ou trop lentement, vous arriverez à des résultats déplorables.

Et puis, il y a la question de constitution personnelle.

En tout cas, consultez votre médecin avant de faire quoique ce soit.

\* \* Plusieurs de mes amis atteints de maladies diverses, ont employé le système Kneipp, et ont obtenu des guérisons.

Est-ce à dire que l'abbé Kneipp soit un guérisseur, un faiseur de miracles ou un charlatan.

Les guérisseurs sont rares, les faiseurs de miracles plus encore, — car c'est là une question très controversée et que je laisse aux théologiens, — un charlatan, non, à coup sûr, non, car l'auteur de la "cure d'eau" est de très bonne foi.

La preuve, c'est qu'il se sert de simples, seulement, et qu'il dit aux malades : "Lavez-vous, lavez-vous toujours."

Ce n'est pas brevetable, et je ne crois pas qu'il en retire grand bénéfice.

Il est Allemand, me direz-vous, mais, dans les questions de bons sens, la nationalité n'a rien à faire.

Lavez-vous. Suivez le système Kneipp, — avec

l'opinion de votre médecin, — et vous vous en trouverez bien.

\* \* Du reste, quoiqu'il en soit, à l'époque des microbes où nous sommes, c'est-à-dire au siècle où l'on vit le mieux, le plus vieux et le plus confortablement, il est bon de se prémunir contre toutes les maladies, car nous ne sommes plus au temps où l'on se tuait, où l'on s'assommait sans savoir pourquoi, ou plutôt simplement pour voler, pour piller, pour s'annexer le bien des autres.

Vous direz peut-être que je ne comprends pas la poésie, la moralité, la grandeur des temps passés, et vous ferez erreur ; et la preuve, c'est que si nos antécédents, nos ancêtres, avaient fait comme nous, nous serions beaucoup plus nombreux.

Car, de nos jours, si un homme en assassine un autre, tous les journaux le disent, de l'Orient à l'Occident, et tout le monde en parle.

\* \* Autrefois, les choses allaient mieux, les journaux n'existaient pas, et l'on se tuait, on s'assommait, et personne n'en savait rien.

Des générations disparaissaient, mais il n'y avait ni télégraphe, ni téléphone. On ne le savait pas.

Aujourd'hui, tout est changé : s'il arrive un crime à "Sainte-Machine" ou à "Sainte-Chose," tous les journaux le disent, et l'on dit que notre siècle est plus mauvais.

Ce n'est pas vrai. Notre siècle est meilleur que les autres, comme le vingtième siècle sera meilleur que le nôtre.

Vive l'avenir ! Vive le bon sens et la vertu !

\* \* La vertu n'a pas de siècle et je n'en ai pour preuves que les services que rendent nos bonnes religieuses dans nos hôpitaux.

Dernièrement encore, on demandait en France des volontaires pour aller prêcher, ou plutôt donner la bonne nouvelle en Afrique, et, immédiatement, toutes les bonnes Sœurs de Charité se levèrent et demandèrent à faire partie du corps d'expédition

On dut faire un choix.

Ces exemples de dévouement prouvent bien que la France est encore bien religieuse.

Ce n'est pas toujours ce que l'on dit au Canada, mais, qu'importe !

La France paie en argent et en sang.

\* \* On vient de découvrir un nouveau remède contre la dyspepsie, et c'est du sud de l'Oregon qu'il nous vient.

C'est tout simplement une cuillerée de sable de rivière qu'il suffit d'avaler après chaque repas.

William Bybre, citoyen très connu du pays est le découvreur du remède cherché depuis si longtemps et l'on assure que nombre de personnes respectables affirment s'en être servies avec beaucoup de succès. Il est même déjà tellement connu dans la région que lorsque quelqu'un se plaint d'un malaise quelconque, on se contente de lui dire : "Prenez du sable."

Comme il n'existe aucun brevet d'une invention pour le sable, tout le monde peut l'exploiter et l'avaler.

Ce ne sont pas les trahisons des femmes qui nous apprennent le plus à nous défier d'elles. Ce sont les nôtres — PAUL BOURGET.

Les calomnieux sont des tyrans qui ont les lâches pour courtisans et qui doivent leur puissance aux envieux — PASQUIN.

Une grande âme avait pris pour devise : "Allez toujours au devant de ce qui vous coûte le plus." — SAINT FRANÇOIS DE SALES.



## MME JANE HADING

Déjà bien connue à Montréal, qu'elle vient de visiter pour la quatrième fois, Mme Jane Hading n'a pas besoin d'introduction. Nous l'avons admirée dans la haute comédie, alors qu'elle accompagnait Coquelin, nous l'avons appréciée, il y a quelques jours, dans des rôles tragiques et mélodramatiques.

Comme Dona Sol dans *Hernani* et Ophélie dans *Hamlet*, elle a été tout simplement parfaite et magnifique. Sa diction, son jeu, sa voix même rappellent Sarah Bernhardt, dont le génie doit avoir servi de critérium à la grande artiste destinée à lui succéder sur la première scène du monde.

Je ne crois pas me tromper en disant que le véritable talent de Mme Hading peut se déployer avec plus de liberté et de vigueur dans les rôles passionnés où vibrent les fibres les plus sensibles du cœur de la femme : l'amour, la volapté, la jalousie, dans le mélodrame, en un mot, que dans la tragédie proprement dite.

C'est, du moins, l'impression qui m'est restée après l'avoir vue dans les rôles romantiques qu'elle a remplis pendant sa dernière tournée et dans lesquels elle a obtenu les plus grands succès.

Peu de personnes, sans doute, savent que Mme Hading a fait son début sur la scène dans l'opéra comique, où elle n'a pas réussi.



MME JANE HADING

Après son mariage avec Victor Koning, ce dernier devint directeur du Théâtre de la Renaissance, à Paris. Voulant monter *Le maître de Forge*, M. Koning confia le rôle de Claire à sa femme. Il n'eut pas lieu de le regretter, la pièce eut une vogue de trois ans et demi ; depuis, Mme Hading s'est consacrée exclusivement au drame et à la comédie, où elle brille aujourd'hui au premier rang.

## MME SEGOND-WEBER

Mme Segond-Weber, elle, est née tragique. Née le 6 février 1867, elle se passionnait, toute

jeune encore, pour la lecture des chefs d'œuvre classiques et des grands drames de Victor Hugo.

Après avoir remporté, à l'âge de seize ans, le premier prix de déclamation à une école primaire, elle se présenta au Conservatoire en 1884 et fut admise à l'unanimité. Elle y obtint, l'année suivante, le premier prix de tragédie, ainsi que M. Segond, qu'elle épousa en 1886.



MME SEGOND-WEBER

Elle fit son début à l'Odéon, le 21 novembre 1885, dans les *Jacobites*, de François Coppée, où elle obtint un succès si éclatant que tous les journaux de Paris s'accordèrent pour la féliciter et lui prédire le plus brillant avenir. On la compara même à la grande tragédienne Rachel. Tout, chez elle, contribue, en effet, à produire une profonde impression sur ces auditeurs : le timbre de sa voix, puissant et métallique, son regard profond, son buste taillé à l'antique, sa démarche majestueuse.

Notre gravure la représente dans son costume d'Hermione, de l'*Andromaque* de Racine, l'un des rôles les plus tragiques du grand répertoire, et celui dans lequel nous avons pu l'admirer ici.

Tous les sentiments et toutes les passions sont réunis dans ce rôle de la princesse grecque : l'amour, la haine, la jalousie, le dédain, la vengeance, les remords ; et il fallait une tragédienne telle que Mme Segond-Weber pour les exprimer d'une manière si parfaite et si vraie. Elle s'est montrée digne de sa réputation et a su s'attirer, avec l'admiration de l'auditoire, ses applaudissements enthousiastes.

Le jeune âge de cette artiste nous permet de croire qu'elle peut encore faire des progrès et d'espérer de la revoir et de pouvoir l'acclamer un jour comme la reine reconnue de l'art dramatique.

Joseph Genest

## CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

On affirme que le R. P. Langevin O. M. I., sera, à la fin de l'été prochain, sacré coadjuteur de Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface.

\* \*

M. Paul Bourget, le célèbre écrivain français qui a visité Montréal dans le courant de l'année dernière, a été élu membre de l'Académie française, et occupera le siège de M. Maxime Ducamp.

\* \*

Le R.P. Bourassa, de Montebello, a célébré, le

20 du mois dernier, le cinquantième anniversaire de son ordination. Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa, a assisté à la célébration de ce jubilé.

\* \*

C'est le 6 juillet prochain qu'auront lieu les examens du Barreau. Les candidats doivent donner un mois d'avis au secrétaire du Barreau de leurs districts respectifs.

\* \*

De terribles inondations ont eu lieu en Chine au commencement du mois dernier. Un fleuve s'est élevé subitement avec une vitesse de six pieds à l'heure, détruisant tout sur son passage. On pense que plus de 2,000 personnes ont péri.

\* \*

Mgr Bégin, coadjuteur de Son Eminence le cardinal Taschereau, est revenu d'Europe, le 30 du mois dernier. Un *Te Deum* d'actions de grâce a été chanté à la basilique à l'occasion de ce joyeux événement.

\* \*

On va construire, pendant la prochaine exposition de Londres, une roue du genre de celle qui fonctionnait à Chicago. Celle-ci avait 200 pieds de haut et entraînait trente-six chars avec elle ; celle de Londres aura 400 pieds de haut et comptera cinquante chars.

\* \*

Nous aurons, dans le courant de l'été, la visite du navire de guerre français, le *Duquesne*, portant le pavillon de l'amiral Fournier. Ce navire, de 5,500 tonneaux est en ce moment dans les mers du Brésil, mais se prépare à se présenter bientôt dans les eaux du Saint-Laurent.

\* \*

La grande société des Artisans Canadiens-Français a célébré, dimanche dernier, sa fête patronale à la Cathédrale de Montréal. La procession et la cérémonie ont été magnifiques et peuvent être comptées parmi les plus belles démonstrations vues jusqu'ici à Montréal.

\* \*

M. Adolphe Poisson, d'Arthabaskaville, a été nommé membre de la Société Royale, sur la proposition de MM. Louis Fréchette et Benjamin Sulte. Beaucoup de journaux ont malheureusement laissé passer cette nouvelle sous silence ; mais, par contre, nous sommes heureux, en l'annonçant nous-même, de pouvoir ajouter que nous publierons sous peu le portrait et la biographie de ce poète si sympathique.

\* \*

Nous accusons réception d'un spécimen d'un bel ouvrage, *Rome et Jérusalem*, publiée par M. l'abbé J. F. Dupuis, docteur en théologie. Ce volume, publié par la maison Léger Brousseau, rue Buade, à Québec, compte 450 pages, papier de luxe et quarante illustrations. L'ouvrage paraîtra au mois de juillet prochain. Autant que nous pouvons en juger, cet ouvrage sera fort intéressant. Racontées par un témoin oculaire, les descriptions sont vives et remplies de détails intimes tels que seul peut en raconter un auteur qui a vu ce dont il parle. Les gravures sont nettes et accompagnées chacune d'une légende explicative, qui sera fort appréciée des lecteurs. Presque unique en son genre, en ce pays, cette ouvrage aura, nous n'en doutons pas, un grand succès.

\* \*

PETITE POSTE EN FAMILLE.—L. P. de M., Montréal.—Votre dernier sonnet ne pourra pas être publié ; il ne vaut pas le premier.



## A MON ORME !

SONNET

Orme aux puissants rameaux, vaillante sentinelle,  
Tu gardes mes foyers contre les chauds rayons,  
Prodiguant à ces lieux ton ombrage fidèle ;  
Et tu sais soutenir le choc des Aquilons.

Les oiseaux font leurs nids sous ta large envergure,  
Leur joyeuse cohorte y chante tout le jour,  
Le doux zéphyr se joue au sein de ta ramure,  
Et sur ton front je lis : Beauté, vigueur, amour !

Le printemps, tes bourgeons m'apportent l'espérance,  
Et nous disons tous deux au ciel : Reconnais-nous !  
Nous enivrants d'air frais et du gai renouveau.

Tu revêts, à l'été, ta robe de verdure,  
Que l'automne ternit, qu'emporte la froidure ;  
Et ta dépouille alors me parle du tombeau

*J. Maynard*

## LA COLONNE VENDÔME

Un des monuments les plus intéressants que renferme la ville de Paris, qui en contient pourtant un si grand nombre, tous remarquables par leur beauté ou l'intérêt historique qui s'y rattache, est la colonne Vendôme.

Elle fut élevée sur la place dont elle porte le nom, par Napoléon Ier, qui avait d'abord donné à son monument le nom de colonne d'Austerlitz ou de la Grande Armée.

C'était à la fin de la fameuse campagne de 1805, pendant laquelle l'empereur, avec une rapidité foudroyante, avait remporté ses plus belles victoires. Le vainqueur d'Austerlitz était rentré triomphant à Paris, traînant derrière lui, comme un trophée, douze cents canons pris sur ses ennemis. Par une pensée vraiment digne de lui, il entreprit de consacrer à la gloire de sa vaillante armée, ce bronze ennemi dont la voix formidable n'avait encore pu qu'annoncer au monde et ses combats et ses victoires. Il voulut en élever une colonne gigantesque surmontée de sa statue, comme si, trouvant déjà la terre trop petite pour son génie guerrier, il eut voulu s'élançer encore à la conquête du ciel. Mais lui, ce conquérant pour ainsi dire sans précédent dans le monde, où donc allait-il trouver le modèle d'un monument qui fût digne de sa gloire ? Regardant autour de lui, ne vit que Rome, sans doute, pouvant offrir, dans tout l'univers, un géant avec lequel pût se mesurer le moderne César. Il choisit donc comme modèle de sa colonne, celle de Trajan, le vainqueur des Daces et des Parthes. N'était-ce pas, du reste, les descendants de ces peuples barbares dont il venait de triompher lui-même !

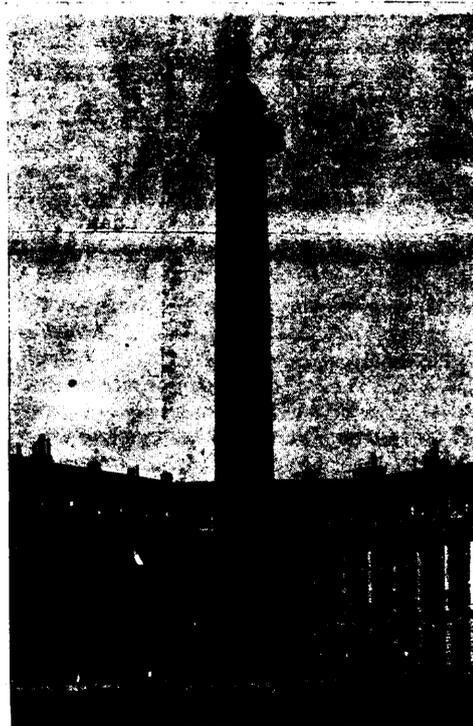
La colonne Trajane, à Rome, est construite entièrement en marbre blanc. La colonne Vendôme, un peu plus grande dans ses proportions, est en pierre, et revêtue à l'extérieur de plaques de bronze. Elle a 43 m. 54 (142 pieds) de haut, y compris le piédestal et la statue, et son diamètre est de 13 pieds. Sur les fondations, qui ont 30 pieds de profondeur, s'élève le piédestal, placé sur une base de granit de Memphis de 50 centimètres (1½ pied) de haut. Ce piédestal a 5 m. 64 (18 pieds ½) de haut et 5 m. 55 (18 pieds) de côté. Il est décoré sur ses quatre faces de trophées d'armes des peuples vaincus. Aux angles se dressent quatre aigles gigantesques, aux ailes déployées et tenant dans leurs serres formidables de majestueuses guirlandes de laurier. Sur le côté sud de l'édifice s'ouvre une porte de bronze ciselé, au-dessus de laquelle se lit, sur un tableau soutenu par deux Victoires, l'inscription suivante :

NAPOLÉO  
IMP. AUGUSTO  
MONUMENTUM BELLI GERMANICI  
TRIMESTRIO SPACIO, DUCTU SUO PROFLIGATI  
EX AERE CAPTO  
GLORIE EXERCITUS MAXIMI DICAVIT.

"Napoléon, empereur auguste, a dédié à la gloire de la Grande Armée ce monument fait avec le bronze pris sur l'ennemi, l'an 1805, dans la guerre d'Allemagne, terminée en trois mois sous son commandement."

Sur ce piédestal s'élève le fût de la colonne, dont une couronne de laurier forme le tore ; il mesure seul 30 m. 60 (100 pieds) de haut et 4 mètres (13 pieds) de diamètre à la base. Les pièces de bronze qui le recouvrent sont au nombre de 378 et sont si parfaitement ajustées, qu'on ne voit entr'elles, à l'extérieur, aucune trace d'assemblage. Elles forment une élégante spirale qui, exécutant 22 révolutions de la base au sommet de l'édifice, est couverte de bas reliefs représentant la campagne de 1805. Le développement de ces pièces est de 260 m. (852 pieds) et leur poids s'élève à 2.000.000 de kilos (4.300.000 lbs)

Véritable encyclopédie guerrière de l'époque, on y retrouve tous les costumes militaires et les engins de combat usités sous l'Empire. Tout le long de la spirale, et, en séparant les divers tours entr'eux, règne un cordon sur lequel est inscrit en relief le sujet de la scène représentée au dessus ; 180 marches, creusées dans la pierre, et revêtues de bronze, conduisent au sommet de l'édifice ; on arrive alors au chapiteau, haut de 4 m. 55 (15 pieds) et terminé par un hémisphère recouvert d'écaillés, sur lequel s'élève la statue de Napoléon.



LA COLONNE VENDÔME

Ce fut le 25 août 1806, qui fut posée solennellement la première pierre de l'édifice. Ce jour-là, au nom de l'Empereur, le Ministre de l'Intérieur vint, en personne, déposer sur le ciment des fondations, où il devait demeurer enfermé, un coffret contenant des médailles commémoratives et des monnaies de l'époque. Chose étrange ! soit qu'il eut un secret pressentiment que son règne ne serait pas de longue durée, soit que, accoutumé à accomplir ses prodigieux travaux avec une activité dévorante et dans l'ardeur fiévreuse des batailles, il trouvât que le travail n'avancait qu'avec lenteur, Napoléon pressait chaque jour l'achèvement de l'ouvrage ; il gourmandait architectes et ingénieurs, leur reprochant leur lenteur, alors disait-il, que ni l'argent ni les bras ne leur manquaient. Il lui tardait de pouvoir enfin contempler de ses yeux l'édifice de sa gloire et d'y placer sa statue colossale comme un gigantesque diadème.

Quatre ans s'écoulèrent toutefois, pendant lesquels l'empereur eut le temps de remporter près d'une dizaine de victoires, et ce ne fut que le 15 août 1810, que les architectes J.-B. Lepère et Gondoin parent

achever la colonne, ainsi que l'indique une inscription placée sur le socle qui supporte la statue. Cependant, ce ne fut encore qu'au bout de deux ans, (1812) que fut posée la première statue, chef-d'œuvre de Chaudet. Elle représentait Napoléon en empereur romain, couronné de lauriers, une main appuyée sur son glaive, et tenant, de l'autre, un globe surmonté d'une Victoire. Elle avait plus de 12 pieds de haut et pesait 6.554 livres. L'édifice entier avait coûté 2.000.000 de francs (\$400.000).

Mais, pendant tout ce temps les événements s'étaient précipités sur la vaste scène du monde, et tandis que la colonne s'élançait en tournoyant vers le ciel qu'elle semblait vouloir conquérir, l'Europe, trois fois coalisée et trois fois domptée, avait appris à connaître les noms devenus à jamais fameux d'Iéna, d'Eylau, Friedland, d'Eckmühl, d'Essling, de Wagram et de la Moscowa ! Coïncidence singulière ! ce fut en 1812, au moment où la statue de l'empereur fut placée au sommet du monument enfin achevé, que Napoléon vit pâlir son étoile et se préparer sa chute ! Voici que les beaux jours de l'Empire s'achevaient : le soleil d'Austerlitz avait éteint son flambeau glorieux et le nouveau Prométhée allait être enfin frappé par les éclats de cette foudre qu'il avait tenue entre ses mains puissantes. Le jour approchait où, enchaîné sur le rocher de Ste-Hélène, il devait se sentir le cœur rongé par le vautour anglais ! Voici que 1814 avait sonné, voici que les monarques étrangers pénétraient au palais du César tandis que les Cosaques du Danube allaient abreuer leurs sanglantes cavales dans les eaux vierges de la Seine !

Or, le lendemain de leur arrivée à Paris, les Alliés vainqueurs, dans leur promenade triomphale à travers la grande cité, pâlirent tout à coup de fureur : au détour d'une rue, ils avaient aperçu la colonne, prodigieusement grande et gardant encore, au milieu de l'agitation générale, toute sa tranquille majesté. Leur rage ne connut plus de bornes, ils résolurent de renverser cet édifice qui leur rappelait de si amers souvenirs. Après le héros, il fallait abattre son image dont le bronze s'élevait encore pour eux, comme un défi formidable au sein de la cité merveilleuse !

On passa donc des câbles autour du cou de la statue, dont on avait au préalable scié les jambes au-dessus de la cheville, et on y attela des chevaux, dont les efforts devaient la précipiter sur le sol ; mais, la manœuvre ne réussit point ; l'angle sous lequel on opérait augmentait la résistance. On allait donc renoncer au projet, quand un zélé royaliste se présenta, promettant de réussir : ce brave était M. de Montbadon chef d'Etat major de Paris. Aussitôt, pleins pouvoirs lui furent donnés pour arriver au but tant désiré. Il contraignit donc Launay, le fondeur de la statue, à enlever celle-ci du sommet de la colonne. Ce dernier voulut refuser : dès le lendemain, il reçut une sommation lui ordonnant, sous peine d'exécution militaire, de procéder sur le champ à la dite opération qui devait être terminée le 6 avril à minuit — Cet ordre était daté du 4 avril et signé : "de Rochechouart, aide de camp de S. M. l'Empereur de Russie, commandant la place." Pasquier, alors préfet de police, ajouta de sa main, au bas du document : "A exécuter sur le champ."

*P. Jonnier*

(La fin au prochain numéro)

## NOTES ET IMPRESSIONS

Parvenir ! Ce mot inconnu, il y a un siècle, est aujourd'hui le souverain maître de toutes les vies. — H. TAINÉ.

L'or et les perles sont communs, mais les lèvres savantes sont comme un vase rare et sans prix. — CHATEAUBRIANT.

La plupart des hommes aiment souvent mieux suivre un sentiment reçu que se donner la peine d'examiner les raisons qui l'ont fait suivre. — Abbé BARNIER.



LE R. P. BOURION

Nous publions, aujourd'hui, le portrait du Rév. Père Bourion, curé de Gladstone, Michigan. Cet homme distingué, orateur éloquent et philosophe remarquable, est l'un des membres les plus sympathiques du clergé catholique des États-Unis. Nous devons l'avantage de pouvoir publier sa photographie à M. G.-A. Becker, de Gladstone.

MGR LORRAIN

Nous publions le portrait de Mgr Narcisse Zéphirin Lorrain, évêque de Pontiac. Né à Saint-Martin, le 13 juin 1842, Mgr Lorrain fut ordonné prêtre le 4 août 1867. Le 3 avril 1880, il était nommé vicaire-général du diocèse de Montréal et deux ans plus tard, évêque titulaire de Cythère et vicaire apostolique de Pontiac. Il fut sacré, le 21 septembre 1882, dans l'église de Notre-Dame de Montréal. Mgr Lorrain assistait à la solennité de la Fête-Dieu, à Montréal, et c'est lui qui fut alors choisi pour porter le T. S. Sacrement à la procession.

LA TUNIQUE D'ARGENTEUIL

Le lundi de la Pentecôte a commencé le grand pèlerinage d'Argenteuil (France). Trente-neuf trains spéciaux ont amené à la gare de cette localité 42,000 pèlerins, chiffre exact donné par le personnel de la Compagnie de l'Ouest.

La foule énorme, qui n'avait pu prendre place dans l'église pour la cérémonie du matin, était refoulée très loin dans la rue. De nombreux ecclésiastiques ont dû rester au dehors ; parmi eux, on remarquait plusieurs Pères-Blancs, qui étaient très regardés.

Les marchands syriens venus de Jérusalem avaient, avec leur costume pittoresque, un succès énorme. Les images tissées avec des feuilles provenant des oliviers du jardin de Gethsémani ont été vendues jusqu'à sept francs. Après la messe, les pèlerins restés au dehors ont pu, à leur tour, pénétrer dans l'église et vénérer la Sainte-Tunique.

Dans l'après-midi, les vêpres ont été présidées par Mgr Richard, cardinal-archevêque de Paris, et le soir un salut solennel a clos cette première journée du pèlerinage.

LE GÉNÉRAL FERRON

C'est à Lyon, où le général Ferron s'était rendu pour passer l'inspection des troupes dont il aurait eu le commandement en chef sur les Alpes, en cas de guerre, qu'il vient de succomber aux suites d'une chute de cheval.

Le général Ferron a succombé aux suites du plus vulgaire des accidents. Il expérimentait, sur le terrain de manœuvres de Lyon, quelques-unes des formations prescrites par le nouveau règlement sur la formation de l'infanterie. On ordonna un simulacre d'assaut. Les troupes s'élançèrent en poussant, suivant la coutume, des hourras retentissants. Surpris par ce bruit formidable, le cheval, que montait le général Ferron, prit peur, fit un énorme bond. Son cavalier resta en selle : mais il avait été projeté sur le pommeau avec une violence inouïe, et pour comble de malheur, il retomba sur la poignée de son sabre qui s'était introduit entre ses jambes et la selle. La vessie, les intestins furent perforés. Vingt-quatre heures plus tard, il rendait le dernier soupir, après une épouvantable agonie.

Né en 1830, entré à l'École Polytechnique en 1850, le général Ferron commença une carrière

militaire qui devait être extrêmement remarquable par sa participation au siège de Sébastopol. Jeune lieutenant du génie, il fut décoré à vingt-six ans pour la vaillance dont il avait fait preuve à l'assaut de Malakoff.

Rentré en France, il fut promu capitaine, puis choisi pour professer l'art et l'histoire militaires à l'école d'application d'artillerie et du génie de Metz.

Au moment où éclata la guerre de 1870, il était en Nouvelle-Calédonie, à la tête du service du génie et avec le grade de commandant. Il ne put revenir qu'après la fin des opérations.

Mais, si le général Ferron ne fut pas au nombre des défenseurs de la France pendant l'Année Terrible, il fut au premier rang des réorganiseurs des forces nationales de France, tant par son ardeur patriotique que par sa haute intelligence, par ses connaissances très étendues, par son assiduité laborieuse, et par l'usage qu'il fit de ses remarquables aptitudes.

Malgré l'opinion contraire, c'est au général Ferron qu'est dû le plan de mobilisation des forces nationales de France, et il convient de faire disparaître la légende qui attribue à un autre ce qui était son œuvre personnelle. Divers officiers supérieurs et généraux y ont coopéré, soit sous ses ordres, soit postérieurement, mais il fut l'initiateur et l'organisateur de tous nos moyens de défense sur la frontière de l'Est. Et, plus tard, quand notre attention fut appelée sur les Alpes, c'est encore lui qui mit en état de défense notre frontière du sud-est.

Ministre de la guerre en 1887, il fit aboutir plusieurs réformes dont l'armée constate encore les heureux résultats.

Le général Ferron fut récompensé de ses bons et loyaux services par la médaille militaire.

Membre du conseil supérieur de la guerre et inspecteur général d'armée, le général Ferron laissera un grand vide dans le haut commandement, car il savait ce qu'il voulait, et ce qu'il voulait, il le voulait bien.

L'armée perd en lui un des meilleurs chefs, et la France un de ses plus dévoués fils.

UN ASTHMATIQUE



Les gros nuages couvrent le ciel et dérobent la lune et les étoiles ; un épais brouillard descend sur la terre, et la neige, sous le souffle rageux du vent, s'engouffre dans les cavités des fenêtres ; la cheminée fait entendre un plaintif sifflement. Heureux ceux

qui peuvent, en cette nuit rigoureuse, se reposer des labeurs et des fatigues du jour ! Heureux ceux qui peuvent goûter les douceurs d'un profond sommeil.

Dans un somptueux appartement éclairé par la faible lueur d'une veilleuse, le jeune Louis est à demi couché dans un grand fauteuil ; ses pieds reposent sur un petit banc, et un manteau le protège contre les atteintes du frisson. Ses traits pâles et amaigris sont empreints de la plus vive douleur, ses yeux s'agrandissent, ses narines se dilatent, sa poitrine haletante laisse échapper un râle, semblable à la voix d'un oiseau blessé qui se mêle au bruit que fait la rafale.

L'horloge sonne lentement minuit... Il baisse la tête et de grosses larmes coulent abondamment sur ses joues.

"Combien je suis malheureux ! dit-il.

"Que m'a toujours offert la vie ?

"Des ma naissance j'ai été marqué du sceau du malheur.

"J'essayais, dans mon enfance, à partager les jeux et les plaisirs de mes frères et des autres enfants que Dieu avait voulu mieux doter que moi, mais que de freins venaient s'imposer à ma gaieté, et me reléguer loin d'eux, la tristesse dans l'âme.

"Ma mère m'enseigna la résignation pour accepter ces petits sacrifices, et je trouvai une douce compensation dans l'étude qui convenait mieux à mon tempérament.

"La maladie avait fait trêve, je grandissais, je

devenais robuste et l'espoir était entré dans mon cœur.

"Je rêvais l'immensité des mers : comme mon cousin Alfred je voulais être marin.

"Mais le mal est survenu plus violent, plus tenace que jamais, et quel bien m'a fait mon voyage au Sud ?...

"Je n'ai que dix-sept ans, et il faut que je dise adieu à ce rêve que j'ai caressé durant une année.

"Qu'est ce que la richesse comparée à la santé ?

"Comme je donnerais volontiers tout ce que je possède pour obtenir ce don que l'on n'estime peut-être à sa juste valeur, seulement quand on l'a perdu, et dont la perte annule les plus grandes ambitions.

"Qui connaît réellement les souffrances de l'asthmatique ?

"Qui lui apportera d'autres soulagement, ou mieux encore la guérison ?

"O veilles douloureuses ! ô nuits sans sommeil !"

L'énumération de ses épreuves, l'amère perspective de l'avenir augmentent ses tourments ; son sein devient plus oppressé, et la crainte d'un étouffement le fait recourir au remède dont il ne peut user qu'avec discrétion.

Il éprouve un mieux sensible, ranime au foyer la braise qui s'amortit, s'étend dans son fauteuil, et las de souffrir, s'endort quand sonne la première heure.

La tempête est apaisée, rien ne trouble le silence, que le souffle encore pressé du malade dont le sourire effleure maintenant les lèvres : c'est le rêve d'un séjour où la souffrance n'a point de règne, où il peut respirer librement ; c'est le rêve du ciel où il chante les louanges de Dieu.

Courage et patience, ô pauvre asthmatique ! oui, le ciel sera ton partage.

*Augustin Lellis.*

PRIMES DU MOIS DE MAI

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de MAI, qui a eu lieu samedi, le 2 juin courant, a donné le résultat suivant :

|          |     |            |         |
|----------|-----|------------|---------|
| 1er prix | No. | 19,016.... | \$50.00 |
| 2e prix  | No. | 37,580.... | 25.00   |
| 3e prix  | No. | 29,149.... | 15.00   |
| 4e prix  | No. | 8,218....  | 10.00   |
| 5e prix  | No. | 27,187.... | 5.00    |
| 6e prix  | No. | 9,276....  | 4.00    |
| 7e prix  | No. | 18,756.... | 3.00    |
| 8e prix  | No. | 7,595....  | 2.00    |

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

|       |        |        |        |        |        |
|-------|--------|--------|--------|--------|--------|
| 156   | 7,329  | 14,361 | 21,463 | 26,402 | 33,323 |
| 167   | 8,110  | 14,887 | 22,345 | 26,814 | 34,125 |
| 227   | 8,422  | 15,175 | 23,196 | 27,296 | 35,012 |
| 620   | 9,101  | 15,366 | 23,303 | 27,356 | 35,523 |
| 813   | 9,255  | 15,641 | 24,064 | 28,948 | 36,034 |
| 1,317 | 9,889  | 15,946 | 24,823 | 29,096 | 36,129 |
| 1,506 | 10,123 | 16,047 | 24,913 | 29,132 | 36,837 |
| 2,019 | 10,661 | 17,387 | 24,991 | 30,121 | 37,617 |
| 2,754 | 11,117 | 18,243 | 24,994 | 30,156 | 37,994 |
| 2,800 | 11,934 | 19,002 | 25,375 | 30,988 | 38,019 |
| 3,319 | 12,351 | 20,132 | 25,594 | 31,327 | 39,030 |
| 3,663 | 12,583 | 20,847 | 25,644 | 31,635 | 39,637 |
| 4,130 | 13,881 | 20,923 | 25,987 | 32,299 | 39,660 |
| 5,407 | 14,102 | 21,354 | 26,131 | 32,939 | 39,949 |
| 6,906 | 14,310 |        |        |        |        |

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de MAI, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

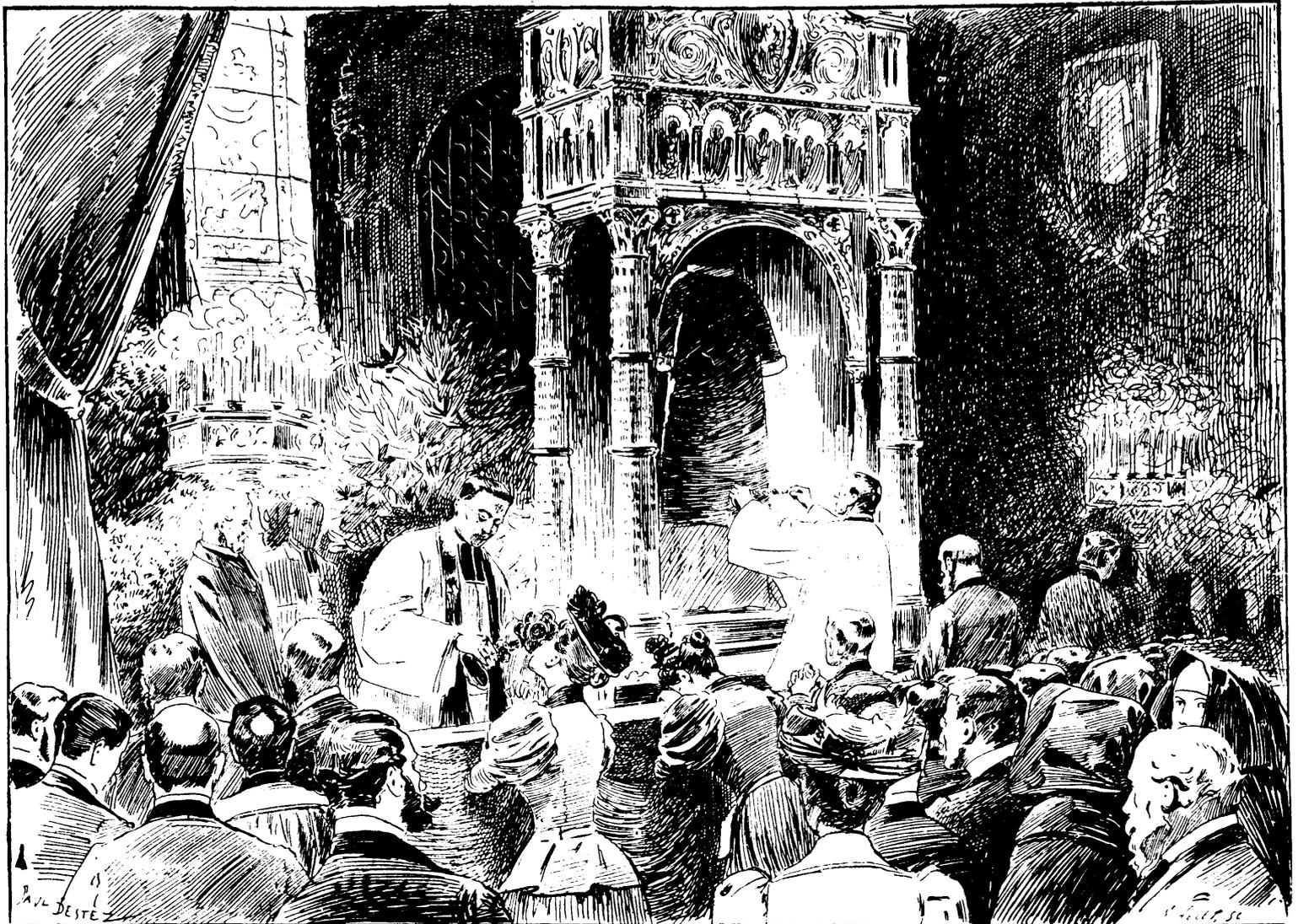
Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint Jean, Québec.



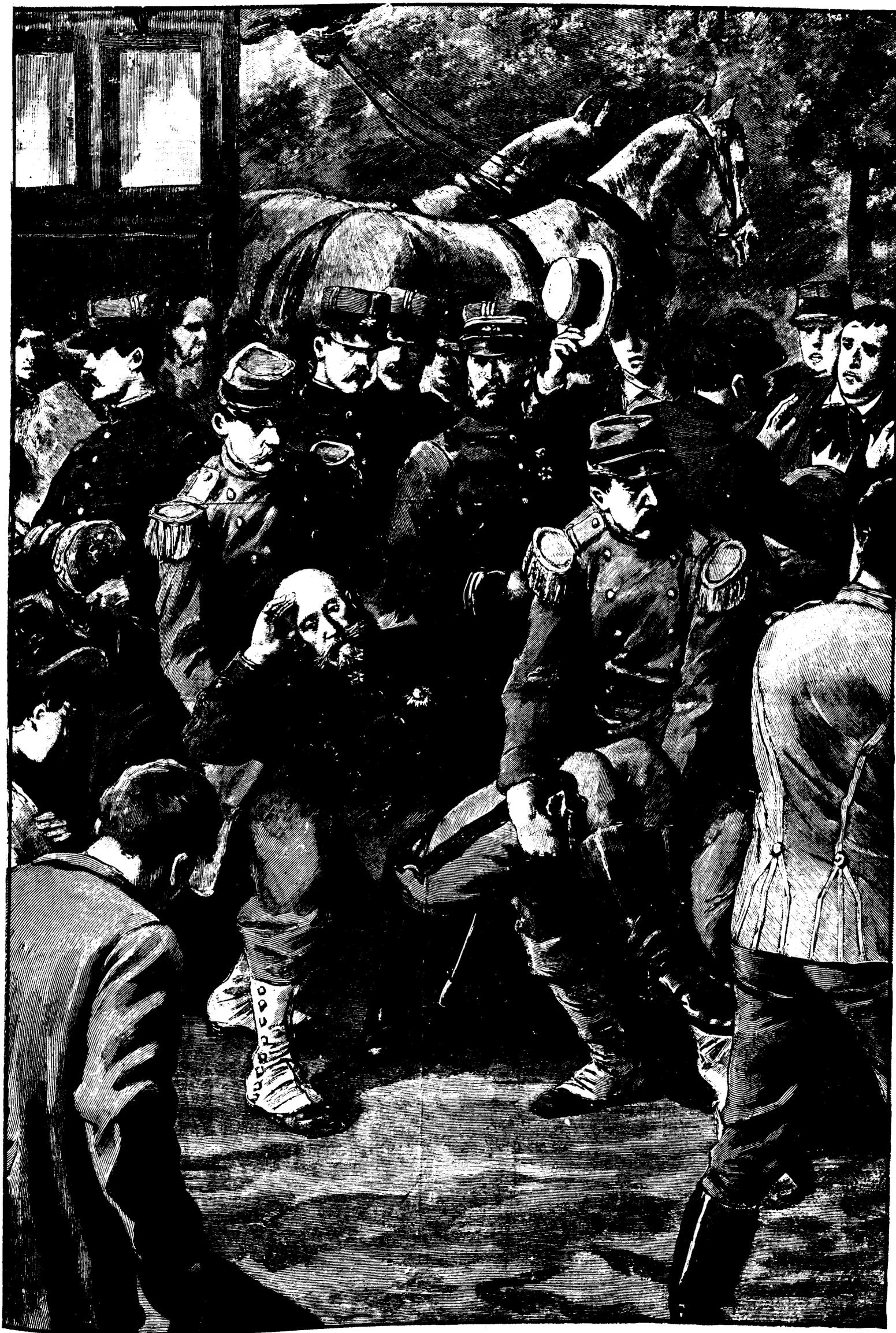
M. L'ABBÉ F. REID, CURÉ DE SAINT-TÉLESPHORE



LE R. P. BOURION, CURÉ DE GLADSTONE (MICH.)



FRANCE.—L'ADORATION DE LA SAINTE TUNIQUE A ARGENTEUIL



FRANCE.—LA MORT DU GÉNÉRAL FERRON, DESSIN DE LIC

## LES DEUX LAMPES

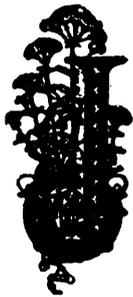
Tout reposait : au temple solitaire,  
Où veille du Seigneur l'éternelle bonté,  
Une lampe brûlait et, dans le sanctuaire,  
Répandait sa douce clarté.  
Une autre lampe auprès pendait inanimée,  
Sans chaleur et sans flamme, et l'huile parfumée  
Reposait inutile en son sein argenté.  
" Vous voilà, disait-elle, à demi consumée,  
Et bientôt s'éteindra votre pâle lueur :  
Je plains votre destin, ma sœur !  
La flamme ardente vous dévore :  
Demain, quand renaitra l'aurore,  
Du liquide trésor que je porte en mon sein,  
Ma sœur, je serai pleine encore,  
Et vous, que serez-vous demain ?  
— Vous me plaignez, répondit l'autre.  
Et mon sort vous paraît bien triste auprès du vôtre :  
Je le préfère cependant.  
La lampe, où ne luit nulle flamme,  
O ma sœur, c'est un corps sans âme,  
Qui languit éternellement.  
Je bénis la main qui m'allume,  
Car en brûlant je me consume,  
Mais j'éclaire en me consumant."

ANATOLE DE SÉGUR.



## SIGEFROY OU LE CHEVALIER MAUDIT

(Légende dédiée à M. l'abbé A. Thérien)



L était de haute et puissante lignée, le noble Sigefroy, sire d'Ansembourg et autres lieux ! Mais qu'il avait dégénéré de ces ancêtres ! Autant ils avaient été hospitaliers, charitables, autant il était dur, inhumain, impie.

Sa valeur était proverbiale ; ne reculant devant aucun danger, il payait de sa personne partout où il guerroyait : aussi était-il redouté à vingt lieues à la ronde. Tout ce qui ne pliait pas à ses caprices, il le brisait ; ses noirs cachots, ses profondes oubliettes étaient journellement témoins de ses colères. Il opprimait ses vassaux tout autant que ses voisins : malheur à celui de ses serfs dont la dime était en retard ! Sigefroy le faisait enlever à sa femme, à ses enfants éplorés, sans aucun souci de la misère atroce dans laquelle il les plongeait ! Dar envers les pauvres, il était hautain et méprisant envers les ministres de Dieu : depuis longtemps son chapelain—le chapelain de ses pieux parents—était mort des mauvais traitements qu'il lui avait fait subir. En vain, le vénérable vieillard mourant l'avait-il adjuré de changer de vie, ou de craindre la colère céleste ; le chevalier lui lança ses blasphèmes habituels à la face, et, ricanant, lui dit :

— Va donc dire à ton Dieu de me châtier !...

D'année en année, il augmentait en malice et en perversité. Tous les seigneurs ses voisins tremblaient devant lui ; et ceux qu'il n'avait point attaqués encore, se pliaient platement et servilement à toutes ses volontés, afin de n'être point inquiétés : car les hommes de compromission sont de tous les siècles, nous le savons par Ponce Pilate.

Jenne, beau, riche, redouté—mais aussi haï—de tous, il se disait :

— L'avenir est à moi !... A moi le plaisir, à moi les jouissances !... Tout finit après nous : Qu'ai-je à me reposer ?...

Les matérialistes ne sont point d'aujourd'hui, Epicure fut un de leurs maîtres. Il ne se refusait rien, en vérité ! Tous les jours où il ne chevauchait point sur le chemin d'un castel ennemi, ce n'étaient qu'orgies, que débauches, auxquelles il forçait ses timides voisins à figurer. Les vins ruisselaient, des quartiers entiers de venaisons étaient engloutis, et la plus infame démoralisation succédait à ces repas pantagruéliques.

Un jour, il résolut faire mieux encore—à son avis. Il organisa une chasse monstre dans ses domaines, et voulut qu'elle fût précédée d'un festin dont le souvenir se garderait à travers les âges. De ses différents pillages, il avait rapporté quantités de vases sacrés : il ne reculait, en effet, devant aucun sacrilège !

Au lieu des hanaps au pied d'or ou de vermeil, ce furent des calices qui servirent à table ; en tremblant, les convives portaient ces coupes à leurs lèvres—et c'était comme si elles eussent été de fer rouge ! Mais lui riait et se moquait, et, l'insensé ! parodiait même des cérémonies de l'Eglise dont il avait retenu, par-ci, par-là, quelques bribes. Nul n'osait lui reprocher ces crimes épouvantables : il eût enfermé le premier importun qui eût osé le faire !

Les piqueurs étaient assemblés dans la cour d'honneur ; on entendait piaffer les nobles coursiers que les valets parvenaient difficilement à maîtriser. La meute s'impatientait et ses aboiements devenaient de plus en plus aigus. Le châtelain daigna enfin quitter la table, et suivi de tous ces brillants seigneurs, il se mit en route vers la forêt.

La chasse fut belle !

On ne comptait pas les pièces de gibier abattues : les chevreuils, les cerfs, les animaux à poil ou à plumes jonchaient les routes ; mais Sigefroy réservait ses meilleurs coups mieux que cela ! En effet, les rabatteurs avaient remis, dès la veille, un magnifique solitaire dont les défenses formidables les effrayaient encore, rien qu'en y songeant.

Des cris annoncent le sanglier. Des chiens d'une grande vigueur, dressés à cette chasse, sont lâchés, on cherche à rabattre l'animal sur Sigefroy. Un moment, les chiens le coiffent : d'un coup de son redoutable boutoir, il en éventre trois ou quatre, charge ceux de devant, les lance pardessus lui et les envoie rouler pantelants, abîmés, à quelques pas en arrière. Sigefroy a vu ce carnage : la colère l'anime, ses yeux lancent des éclairs ! Son coursier, courageux autant que son maître, ne fait pas le danger—il y vole !—Quelques bonds encore et Sigefroy, de son terrible épéon, va percer la bête enragée... quand tout à coup, celle-ci se dérobe. A travers les taillis, dans les fourrés les plus épais, commence alors une course désordonnée. Les branches fouettent le visage du chevalier ; son cimier a été emporté depuis longtemps, mais il ne sent rien, il ne voit que la bête volant lui échapper. Il excite son cheval ; la frappe, lui torture les flancs de ses éperons d'or ! Et toujours, la distance est la même ! Un dernier effort : il croit pouvoir en finir... mais le cheval, dans un élan mal calculé, a trébuché, la noble bête gît épaissée, hors de service. Le sanglier est loin déjà !...

Combien de temps avait duré cette poursuite ! Le chevalier ne s'en soucie point. Mais il devrait rejoindre la chasse ; il prête l'oreille ; aucun bruit, aucune voix ne se fait entendre. Les chiens sont restés avec les traqueurs : il ne peut user de leur instinct. Il colle l'oreille contre terre : rien !...

Les ombres du soir s'étendent sur la région ; et dans les profondeurs de la forêt, ces ombres revêtent un caractère plus solennel.

Le chevalier s'est mis en marche afin, si possible, de se rapprocher de quelqu'un de ses compagnons. Il sonne du cor : les arbres interceptent le son, rien ne lui répond. Il marche, marche toujours. Il croit être loin déjà, quand, malédiction ! il s'aperçoit qu'il est revenu à son point de départ ! Il ne peut s'orienter : les arbres lui cachent le ciel qui, d'ailleurs, est chargé de nuages s'amoncelant.

Oh ! ne croyez point qu'il ait peur ! Il n'a jamais connu ce sentiment ! mais il est impatienté de ne pouvoir rentrer en son château.

Il s'est remis en marche : il veut tenter encore de sortir de ce dédale.

Voici qu'une forme noire surgit dans l'ombre et se place résolument devant le chevalier. Celui-ci n'est point prêt à endarrer le moindre affront : aussi, dit-il, d'une voix que la colère fait vibrer déjà :

— Ote-toi, manant ! que je passe.

Un ricanement lui répond. Le chevalier dégaina sa vaillante épée et se précipite... l'épée a passé, l'homme est resté là, ricanant toujours.

— Qui que tu sois, dit le chevalier, je saurai te réduire à merci ! Si tu es homme, je te défie en combat singulier ; si tu es esprit, le signe de la croix te fera rentrer dans ton abîme. Et il porta la main au front.

— Halte là, noble chevalier, dit l'inconnu en lui retenant le bras, tu n'as pas le pouvoir de profaner ce signe dont tu t'es moqué jusqu'ici ! Tu as outragé la divinité depuis ton adolescence jusqu'aujourd'hui ; tu as accumulé crimes sur crimes ; tu as opprimé les pauvres, les veuves, les orphelins ; tu as ajouté à tes débauches, à ces crimes, à ces hontes, le sacrilège le plus infâme : tu m'apartiens !... Cette nuit, au dernier coup de minuit, tu seras au fond des enfers avec moi !...

Le chevalier voit que les yeux de son interlocuteur sont des charbons ardents, son haleine est de feu et de soufre ; sa main, sur le bras du chevalier, cause la sensation d'une brûlure... Il n'y avait plus à résister !

Satan,—car c'était lui,—entraîne le chevalier à quelques pas de là, dans une clairière que n'avait point vue le chevalier.

— C'est ici, lui dit-il, partie de mon domaine. Je vais te montrer mes sujets.

Il frappe du pied : voici que tout autour de la clairière se dressent des squelettes, dont quelques-uns sont drapés encore dans des restes de lincauls. Un second coup de pied de Satan : tous se prennent par la main—si l'on peut appeler main ces assemblages d'osselets—et commencent une ronde terrifiante autour des deux personnages. Ces ossements qui s'entrechoquent, ces visages sans yeux tournés vers le chevalier comme s'ils le regardaient, ces bouches démesurément ouvertes comme en un rire satanique, tout est terrible, tout cela exaspère le malheureux. En vain, veut-il fermer les yeux pour ne point voir : Satan lui ordonne de les ouvrir, sa volonté ne peut rien contre cet ordre !

La ronde resserre son cercle : ces épaules décharnées frôlent parfois le pourpoint du chevalier qui se recule à ce contact ; cela ne lui sert de rien. Il croit sentir sur lui comme l'haleine de ces ossements ; car on y sent une haleine ! Et dans le mouvement de ces longues mâchoires, on croirait distinguer ces mots que le chevalier entend vraiment : " Tu es maudit !... tu es maudit !... "

La nuit est sombre : les nuages ont voilé tout le firmament, l'air est irrespirable. Les arbres eux-mêmes semblent effrayés de ce qui se passe devant eux ! Et toujours, la ronde continue, servant de si près Satan et son compagnon, que celui-ci ne peut plus faire un mouvement. Il sent ces ossements le toucher, ces têtes sans yeux, sans bouches, frôler sa tête ; il entend ces mâchoires prononcer ces mots affreux : " Tu es maudit !... tu es maudit !... " Dans ces orbites sans prunelles, luisent des flammes qui les rendent plus hideuses encore. Oh ! pauvre chevalier ! que ne donnerait-il pas pour pouvoir échapper à cette étreinte maudite ! Mais non ; il ne peut rien ! Son sort est décidé, à minuit, il sera puni pour toujours ! Pour toujours !... ces mots s'ajoutent à ceux des squelettes pour lui donner dès maintenant le suprême désespoir ! " Tu es maudit !... pour toujours !... "

Que cette nuit lui parut longue !... Et, d'un autre côté, comme il lui semble que le temps fuit ! c'est sa dernière nuit, il le sait, il n'en peut douter. Mais être quelque temps encore sur terre !... Il est maudit : il ne peut songer à se repentir. Ses crimes sont trop grands, d'ailleurs. Il n'a pu même faire le signe de la croix tantôt : il n'a donc rien à espérer !... La nuit s'avance ; il doit être bien près de sa fin ? Qui pourrait rendre les affres d'une agonie aussi épouvantable d'un homme aussi plein de vie ? Le condamné à mort peut espérer jusque sur l'échafaud. Mais lui... jamais ! Il est maudit, maudit pour toujours !... Il a compté toutes les heures, il voudrait les arrêter... il ne peut rien ! rien ! Ce temps, d'une longueur effrayante, fuit avec une rapidité vertigineuse !

Dans le lointain, bien loin, bien loin, la cloche d'argent d'un monastère sans doute, laisse tomber mélancoliquement un coup... deux... trois... quatre... c'est la fin !... La ronde resserre encore ses anneaux si possible, Satan a un rictus effroyable sur sa face damnée, et l'horloge a continué : cinq... six... sept... huit... Mal-

gré sa bravoure, le chevalier sent la sueur perler à son front... et l'horloge inexorable frappe avec ce bruit lugubre du marteau sur un cercueil : neuf... dix... onze... Machinalement, le chevalier a levé les yeux au ciel ; à travers les branches, dans un petit coin bleu du firmament, au milieu des épaisses nuées, brille en tremblant une petite étoile d'or : "Ave, Maria !" s'écrie le chevalier... et l'horloge sonne le douzième coup....

... Un fracas épouvantable... la terre s'en-trouvre, et, dans un immense rugissement, tout disparaît !....

Après être rentrée au château et y avoir attendu quelques heures, la chasse est repartie, se partageant la forêt avec points de repère dans le cas où quelques-uns retrouveraient le chevalier. La nuit, les recherches ont continué à la lueur des flambeaux portés par les piqueurs, les traqueurs et les valets. Les chiens les plus intelligents ont été mis sur la piste : l'aube se lève, on n'a rien découvert encore. On pousse plus avant ; la distance est grande du château ; mais on veut retrouver, ne fût-ce qu'un cadavre. Toutes les sonneries de rappel des cors, isolés ou réunis, restent sans réponse. Enfin, le ralliement éclate d'un point où tous s'empresent d'accourir : le chevalier est là, gisant, privé de sentiment au pied d'un arbre, au centre d'une clairière. La clairière paraît désolée par un bouleversement récent ; et ce qui plonge les spectateurs dans l'effroi, c'est de voir que Sigefroy a les cheveux et la barbe devenus blancs comme la neige ! Avec beaucoup de précautions, on le raporte au château sur un brancard fait de branches d'arbres. Des soins intelligents le rappellent à la vie. Sans revoir aucun de ses compagnons de dévotion, il fait venir les notaires de la famille, dicte son testament par lequel il donne aux pauvres toute sa fortune, et lègue à l'Eglise son château et ses terres pour le revenu en être consacré aux bonnes œuvres.

On ne sut ce qu'il était devenu.

Bien des années s'étaient écoulées ; les gens se signaient toujours en passant devant le castel de Sigefroy, au souvenir de sa méchanceté, de ses débordements, puis de son châtement. Nul n'eût osé passer par la clairière où Satan l'avait tenu des heures en sa puissance ! On prétendait y entendre, la nuit, des bruissements d'os s'entrechoquant—et malheur à celui qui se fût aventuré aux environs en état de péché mortel !

Et voici qu'un jour, le pieux et Révérendissime Abbé d'un célèbre monastère du pays, annonça la mort en odeur de sainteté du pauvre frère Saulve de Marie, qui fut précédemment haut et puissant seigneur Sigefroy, sire d'Ansembourg et autres lieux.

Lorsqu'on le mit dans le linceul, on trouva sur son bras la marque noire d'une main : c'était la marque que Satan y avait laissée lors de la nuit terrible....

\* \*

Quand, par de là les océans, à nos veillées d'hiver les vieillards content cette légende, ils ne manquent point de dire en terminant :

"Jamais, on n'invoque en vain la très douce Vierge Marie !"

*Simon Picard*

## LA FÊTE DE SAINT-ISIDORE A SAINT-TÉLESPHORE

La paroisse de Saint-Télesphore de Soulanges parlera longtemps de la belle démonstration qui s'y est produite, il y a quelques jours, à l'occasion de la fête de Saint-Isidore, patron des cultivateurs.

M. le curé Reid, missionnaire agricole, tenait beaucoup à montrer à ses paroissiens le vif intérêt qu'il porte à la classe agricole, aussi a-t-il mis tout en œuvre pour rendre cette fête solennelle.

Le compte-rendu va de lui-même donner témoignage du zèle infatigable de ce dévoué pasteur.

La veille, sur son invitation, à laquelle on répond toujours avec bonheur, un plus grand nombre de personnes assistaient au mois de Marie, qui se faisait tous les soirs à 7<sup>h</sup> heures. Nous avons eu le plaisir d'entendre l'éloquent prédicateur, M. l'abbé A. Bélanger, vicaire à Sainte-Cunégonde, de Montréal. Il nous fit un magnifique sermon sur "l'humilité de la sainte Vierge." Il toucha vivement son auditoire et lui apprit à aimer davantage la sainte Vierge.

Le lendemain, le pittoresque village était pavoisé de drapeaux et l'enthousiasme était à son comble. Comment pouvait-il en être autrement quand trois cent cinquante-cinq personnes s'approchaient pieusement de la table sainte. Le profond recueillement qui y régnait donnait un cachet tout céleste à la fête.

Enfin vers les neuf heures avait lieu la messe solennelle. L'Eglise était remplie.

Mgr L.-Z. Champoux, protonotaire apostolique et curé de Saint-Polycarpe, officiait pontificalement, assisté du Rév. Messire F.-X. Sauriol, curé de Sainte-Marthe, et du Rév. Messire E.-A. Calhoun, curé de Saint-Zotique, comme diacre et sous diacre.

On remarquait dans le chœur les Révs O. Dufault, curé de Sainte-Justine ; G. Bérard, curé de Saint-Clet ; T. Pepin, ancien curé, de l'évêché de Valleyfield, et M. Rémillard, vicaire, de Saint-Polycarpe, maître de cérémonies.

M. l'abbé Elie Latalipe, chapelain des Sœurs de Sainte-Anne de Lachine, donna le sermon. Il fit voir l'agriculture sous son plus beau jour, prouvant que c'est bien la profession qui met l'homme le plus en rapport avec Dieu. Pendant une demi-heure, le prédicateur nous tint sous le charme de son éloquente parole.

Avec les chantres de la paroisse, on remarquait à l'orgue les Révs. MM. Reid, Charpentier et Bélanger, qui, tous trois, se distinguèrent par leur beau chant, surtout à l'offertoire, où ils chantèrent en partie un délicieux *Domine Jesu*.

La messe terminée, M. le curé Reid se rendit au chœur et remercia en son nom et au nom de ses paroissiens, Mgr Champoux, d'avoir bien voulu rehausser la fête par sa présence.

Le digne prélat remercia à son tour, en termes élogieux, et dit combien il avait été heureux de venir fêter avec les paroissiens de Saint-Télesphore le saint patron des laborieux et prouver par là son dévouement pour la classe agricole.

A notre tour nous offrons à notre bien aimé et vénéré pasteur, au nom de toute la paroisse, nos sincères remerciements, accompagnés de nos meilleurs souhaits de santé, de bonheur, de longue vie, et surtout d'un long séjour parmi nous, pour notre propre félicité et notre édification.

MARIUS

## LE RETOUR DES CENDRES

### L'EXHUMATION DE NAPOLEON A SAINTE HELENE

Il vient de paraître, en France, un très intéressant ouvrage sur Napoléon Ier : *La captivité de Sainte-Hélène*. Nous en extrayons le chapitre qu'on va lire et qui a trait à la translation des cendres de Napoléon.

Voici en quels termes, M. de Rohan Chabot, aide de camp du roi Louis-Philippe, qui accompagna le prince de Joinville à Sainte-Hélène, raconte la scène de l'ouverture du cercueil :

A neuf heures et demie du matin, la terre avait été entièrement retirée du caveau, toutes les couches horizontales démolies et la grande dalle, qui recouvrait le sarcophage intérieur, détachée et enlevée à l'aide d'une chèvre. Les forts travaux en maçonnerie cimentée, qui entouraient de toutes parts le cercueil et auxquels les dix-neuf années déjà écoulées n'avaient porté aucune atteinte, l'avaient tellement préservé des effets de l'atmosphère et de la source voisine, qu'à première vue il ne semblait en aucune façon altéré.

Les bricoles qui avaient servi à le descendre étaient restées dans le sarcophage, et une personne étrangère aux travaux, qui serait survenue dans ce moment, eût pensé sans doute, qu'elles venaient d'être déposées dans le tombeau par nos ouvriers mêmes. Le sarcophage en dalles, lui-même par-

faitement conservé, était à peine humide. Dès que l'abbé Coquereau eut terminé la récitation des premières prières, le cercueil a été retiré avec le plus grand soin et porté par des soldats du génie, nu-tête, dans une tente dressée pour le recevoir auprès du tombeau.

Après la cérémonie religieuse de la levée du corps, j'ai demandé que, sous ma responsabilité, le cercueil fût ouvert, afin que le docteur Gaillard pût prendre les mesures prescrites par une commission de la Faculté de Paris, pour garantir les restes mortels de Napoléon de toute décomposition ultérieure. Aux termes de la législation anglaise, quelques formalités préliminaires sont requises pour l'ouverture d'un cercueil exhumé.

En examinant de près le premier cercueil extérieur, nous en trouvâmes la partie inférieure altérée, ce qui m'a décidé à le faire entièrement enlever et à faire déposer le cercueil de plomb, qui se trouvait en bon état, dans celui que nous avions apporté de France et que, dès la veille, j'avais fait placer dans la tente. C'est là qu'avec le plus grand soin nous avons procédé à l'ouverture.

Le cercueil de plomb renfermait, conformément aux relations officielles de 1821, deux autres cercueils, l'un de bois, l'autre en fer blanc, dont les recouvrements ont été successivement enlevés avec le plus grand soin. Le dernier cercueil avait été doublé intérieurement d'une garniture de satin blanc qui, détachée par l'effet du temps, était retombée sur le corps et l'enveloppait comme un linceul, en y adhérant légèrement.

Malgré le singulier état de conservation de la tombe et des cercueils, à peine pouvions-nous, en nous rappelant les circonstances de l'inhumation, espérer de trouver quelques restes informes, dont les parties les moins périssables du costume eussent seules assuré l'identité. Mais, quand par les mains du docteur Gaillard, le drap de satin fut soulevé, un mouvement universel de surprise et d'attendrissement a eu lieu et plusieurs des assistants fondirent en larmes. L'empereur lui-même était devant nous. Les traits de la figure, bien qu'altérés, étaient parfaitement reconnaissables ; les mains merveilleusement belles ; le costume, si connu, si souvent reproduit, avait peu souffert, et les couleurs en étaient facilement distinguées ; les épaulettes, les décorations, le chapeau semblaient entièrement conservés ; la pose elle-même était pleine d'abandon et, sauf les débris de la couverture de satin qui recouvraient comme d'une gaze très fine, plusieurs parties de l'uniforme, nous aurions pu croire Napoléon étendu encore sur son lit de parade.

Le général Bertrand, M. Marchand et les autres personnes présentes qui avaient assisté à l'inhumation, nous indiquèrent rapidement les divers objets déposés par eux dans le cercueil : chacun était demeuré dans la position exacte qu'ils lui avaient assignée. On remarqua même que la main gauche, que le grand maréchal avait prise pour la baiser une dernière fois au moment où l'on fermait le cercueil, était restée légèrement soulevée. Entre les jambes, auprès du chapeau, on apercevait les deux vases qui renferment le cœur et l'estomac ; mais le docteur Gaillard s'étant assuré qu'ils adhéraient fortement aux parties voisines qui le recouvrent presque entièrement, je n'ai point osé troubler ce repos paisible de la mort pour les soumettre à un examen sans objet.

Dans un espace de moins de deux minutes, les mesures de conservation jugées nécessaires ont été prises et cette vérification sommaire terminée.

Les deux cercueils ont été soigneusement refermés, l'ancien cercueil de plomb a été fortement assujéti dans le nouveau avec des coins de bois, et les deux ont été soudés avec les précautions les plus minutieuses sous la direction du docteur Gaillard. Ces diverses opérations terminées, le sarcophage en ébène a été fermé, ainsi que son enveloppe de chêne.

OUVRAGES POPULAIRES.—*La Petite*, roman par E. Cadol, 5c ; *L'Ami des salons*, 10c ; *Le Pater*, par F. Coppée, 10c ; les *Lettres d'un étudiant*, 10c ; les *Farces de Piron*, 10c ; les *Loisirs d'un homme du peuple*, 50c ; *Un disparu*, 10c G. A. et W. Damont, libraires, 1826 Sainte-Catherine



J. E. NARRAWAY

Né à Guysboro (Nouvelle-Ecosse), en 1857. Apprit le jeu d'échecs à douze ans ; à dix-huit, fut vainqueur au tournoi du club de St-John, N. B., et fut reconnu comme le champion des provinces maritimes, jusqu'à ce qu'il partit pour Ottawa, en 1887.

En 1888, il se mesura pour la première fois avec les joueurs du Dominion, au tournoi annuel de la "Canadian Chess Association," de Québec, où il occupa la première place de pair avec MM. N. MacLeod et E. Pope.

Dans le tournoi de 1889, à Montréal, il occupa encore la première place de pair avec M. R. P. Flemming. Au tournoi de 1891, à Montréal, il obtint le troisième prix ; à Toronto, en 1892, il reçut le deuxième prix avec une différence de un demi point avec son partner, M. Boulton ; dans ce même tournoi il gagna la coupe d'argent MacLeod. En 1893, à Québec, il remporta le premier prix, avec un total de dix points sur douze, MM. E. Pope et A. T. Davis, venant ensuite avec un total de sept points chacun. A Montréal, cette année, il occupa la seconde place, et aurait sans aucun doute eu la première, s'il n'était tombé malade après les cinq premières parties.



M. J. E. NARRAWAY

M. Narraway a également concouru dans des tournois par correspondance. A Hamilton, il a obtenu le troisième prix, au tournoi commercial de Cincinnati, en 1882, il remporta un prix spécial. Dans le premier tournoi du *St John Globe*, il arriva de pair à la première place avec C. J. Coster et A. Porter, et eut l'honneur d'être choisi pour conduire le deuxième tournoi ouvert par ce journal et qui est le plus vaste de ce genre, ayant vingt-neuf concurrents de toutes les parties de l'Amérique du Nord. Dans "l'International Correspondance Match," de 1889, M. Narraway fut choisi pour la partie No 1, et se trouva de pair avec le célèbre joueur, M. S. Loyd, de New York, et il gagna la partie pour le Canada.

M. Narraway a aussi composé plusieurs problèmes d'échecs, qu'on trouve dans le *Canadian Chess Problems*, publié par C. F. Stubb. Il a également joué les yeux bandés et engagé des parties simultanées à "l'Ottawa Chess & Checker Club," dont il a été le vice président depuis la création de ce club.

Il a été plusieurs fois élu vice-président de la "Canadian Chess Association" et dans le récent tournoi télégraphique entre les clubs de Montréal et de Saint-Jean, il fut choisi comme juge pour les parties non terminés.

## LE COIN DES ENFANTS

## L'HEUREUX BERGER

Par une belle matinée de printemps, un jeune et joyeux berger faisait paître ses brebis dans un riant vallon émaillé de fleurs, et situé entre des montagnes couvertes de forêts ; il était si gai, qu'il ne faisait que chanter et gambader sans cesse. Le prince souverain du pays, se trouvant à la chasse, passa par cet endroit, vit ce garçon, lui fit signe de s'approcher et lui dit.

— Je te trouve bien joyeux ; mon petit ami : dis-moi donc pourquoi ?

Le jeune berger, qui ne connaissait pas le prince, répondit.

— Eh bien ! pourquoi ne le serais-je pas ? je suis aussi riche que notre gracieux Souverain, peut-être même le suis-je encore davantage.

— Vraiment, reprit le prince :

— Voyez-vous ce magnifique soleil qui brille dans l'azur des cieux répand sa clarté et son agréable chaleur aussi bien sur moi que sur notre prince, la montagne et le vallon se parent de verdure et de fleurs autant pour moi que pour lui. J'ai mes deux bras, que je ne donnerais pas pour cent mille francs, et je ne troquerais pas mes deux yeux contre toutes les richesses de son trésor. D'ailleurs je possède tout ce que je puis désirer, car je ne désire rien au delà de ce que je possède. J'ai tout ce qui m'est nécessaire ; je mange chaque jour à mon appétit, j'ai des vêtements pour me couvrir, et pour mes peines et mon travail je reçois annuellement autant d'argent qu'il m'en faut. Pouvez-vous dire que le prince soit plus riche que moi ?

Le bon prince sourit, se fit connaître, et lui dit : Tu as parfaitement raison, mon petit ami, et tu peux dire que le prince lui-même t'a donné raison. Conserve toujours une heureuse gaieté.

Contentement passe richesse.  
La puissance des rois vaut moins que la sagesse.

## LE BIENFAISANT JARDINIER

Il y avait une fois un vieux jardinier qui était affable avec tout le monde, mais surtout bienfaisant envers les pauvres. Maintes petites sommes qu'il aurait pu employer à se procurer quelques vêtements, ou un joli meuble, ou un plaisir quelconque, étaient données aux malheureux qui venaient lui exposer leurs besoins. A chacun de ses actes de charité on lui entendait dire ces mots :

Allons, encore une pomme par-dessus la haie ! Quelqu'un lui demandant un jour l'explication de ces singulières paroles, voici ce qu'il raconta.

— Un jour j'appelai plusieurs enfants dans mon verger, et, montrant les fruits qui se trouvaient au pied de l'arbre, je leur donnai la permission d'en manger tant qu'ils voudraient, mais je leur défendis d'en mettre dans la poche pour les emporter. Un de ces petits polissons eut la malice de jeter quelques unes des plus belles pommes par-dessus la haie, afin de les retrouver en sortant du jardin.

" Sans doute cet enfant agissait mal à mon égard ; aussi ne lui ai je plus permis d'entrer dans mon verger. Cependant, de même que l'abeille sait tirer un suc précieux même des plantes vénéneuses, je sus aussi tirer de cette supercherie une utile leçon.

" Je me dis : Il en est des hommes vivant sur la terre comme des enfants que j'avais admis dans mon jardin ; nous jouissons des biens de ce monde, mais sans avoir la faculté d'en rien emporter avec nous.

" Pourtant ce que nous donnons aux pauvres, nous le jetons, pour ainsi dire, par-dessus la barrière qui sépare ce monde d'un monde meilleur, et nous le retrouvons dans l'éternité."

Le bien que nous faisons aux pauvres ici-bas.  
Fera notre bonheur après notre trépas.

## NOTES ET FAITS

## Histoire des mots et locutions

Autrefois le verbe *porter* avait très communément l'acception d'aider assister, favoriser protéger.

Par exemple, on disait : " Cette marque d'ingratitude lui a fait perdre la personne qui le portait le plus."

Il nous en est resté les locutions : " Porter quelqu'un," pour dire lui donner sa voix dans une élection, ou encore : " Porter quelqu'un dans son cœur," pour l'estimer particulièrement.

Or, un jour, certain seigneur aussi vain que peu généreux dit au poète Théophile qu'il lui promettait de le *porter* partout et en toute occasion. Théophile fit cette impromptu :

Monseigneur, je vous remercie,  
Tant d'honneur je n'ai mérité ;  
Et si de vous j'étais porté,  
On me prendrait pour le Messie.

On sait quel animal servit de monture à Jésus Christ.

\* \* \* \*

## Médecine populaire

On a pu souvent se moquer des remèdes dits de *bonnes familles*, qui, dans beaucoup de cas, à vrai dire, ne reposent que sur des données absolument fantaisistes, comme par exemple les herbes dont la vertu serait indiquée par leur forme ou par leur couleur : la carotte pour la jaunisse, la vipérine contre la *piqûre* du serpent parce que son pistil imite le *dard* de cet animal ; les plantes labiées contre la fièvre *quarte*, parce que leur tige est *carlée*, etc.

Mais il ne faudrait pas généraliser, car maintes fois l'ancien remède tout à fait empirique a une raison d'être que la science nouvelle a parfaitement démontrée.

Exemple : de temps immémorial, sur les bords de la mer, les pêcheurs qui avaient des enfants chétifs les forçaient à manger beaucoup de foie de raie et de cabillaud (morue fraîche).

Dans les gorges du Valais suisse, on traitait les goitreux en leur faisant avaler de l'éponge brûlée.

Or, si l'on analyse l'éponge et le foie de la raie, qui d'ailleurs est analogue à celui de la morue, on trouve que l'un et l'autre renferment une dose très appréciable d'iode et de brome, deux métaux des qui ne furent isolés qu'au commencement de ce siècle, et qui sont reconnus comme des spécifiques très efficaces contre les engorgements et comme de puissants fortifiants.

\* \* \* \*

## Le chameau domestique

Le chameau a décidément émigré d'Asie en Europe, et le voilà devenu bête de somme en Russie, où naguère on le voyait dans les ménageries seulement. Il s'agit, bien entendu, du chameau asiatique à deux bosses, celui que les naturalistes ont appelé chameau de Bactriane, et nullement du dromadaire africain.

Extrêmement robuste, d'une réputation de fragilité proverbiale et méritée, cet animal résiste aussi bien aux froids les plus intenses qu'à la plus torride chaleur.

On l'emploie, en Russie, avec avantage sur les autres bêtes de somme, au labourage, aux charrois, au transport des fardeaux, au halage des bateaux sur les fleuves, etc. Non seulement les grandes exploitations agricoles, mais les petits syndicats ruraux lui empruntent ses services. De simples fermiers ont leur chameau.

Le grand marché russe de ces animaux est Orenbourg, sur la frontière d'Asie. On peut s'y procurer pour 250 ou 300 francs un chameau en bonne condition qui, outre son travail, fournira sa toison avec laquelle se tissent des étoffes grossières mais très chaudes connues de nos ancêtres qui les appelaient *camelots* ou *camelote*. Le tissu en poils de chameau a disparu de notre horizon mais camelots et camelote y sont restés.

LE CHERCHEUR



## LE SECRET D'UNE TOMBE

PAR EMILE RICHEBOURG

Quand il ne resta plus un carliste debout pour continuer la lutte, la nuit était venue. Des torches furent allumées et don Antonio se mit à chercher avidement le cadavre de son cousin parmi les morts et les mourants. Il ne trouva pas le marquis.

Un soldat prétendit qu'il avait vu rouler le chef carliste dans le ravin profond qui protégeait le château contre toute attaque du côté. Ce ravin, ou plutôt ce précipice aux roches anguleuses, menaçantes, était recouvert d'une puissante végétation de ronces fortement entrelacées.

La nuit était maintenant trop épaisse pour chercher le marquis dans cet abîme ; on n'y songea même pas.

Que le chef carliste, blessé mortellement, fût allé expirer au fond du ravin, n'était ce pas un heureux événement pour don Antonio ?

Il ne restait plus que la fille du marquis et elle était là, — il le croyait, du moins, — dans ce château où il allait pénétrer.

Il réclamerait la tutelle de l'enfant, comme étant son plus proche parent, et elle lui serait accordée. Alors, ayant l'héritière entre les mains, il saurait diriger les événements au gré de son ambition et de sa cupidité.

Pendant que ses soldats examinaient les corps étendus sur le sol pour séparer les blessés des morts, il aperçut une lumière qui éclairait deux grandes fenêtres du château.

Il eut un rire de démon et se précipita, son épée rouge de sang à la main, vers l'entrée du vieux manoir féodal.

Il ne rencontra personne pour lui barrer le passage. Sauf Rosina, la nourrice tous les serviteurs du marquis de Mimosa avaient disparu. Peut-être étaient-ils parmi les blessés et les morts.

Don Antonio fit irruption dans la vaste pièce dont il avait vu les fenêtres éclairées.

Devant une de ces fenêtres ouvertes, une femme était à genoux et priait les mains jointes.

Au bruit des pas sonores, elle se retourna brusquement, mais resta agenouillée. Elle avait tressailli en reconnaissant l'officier.

— Ah ! c'est vous, Don Antonio de Villina, fit-elle.

— Tu me connais donc ?

— Sans doute, puisque je viens de vous appeler par votre nom.

— Que fais-tu là ?

— Vous le voyez bien, je prie.

— Pour qui pries-tu ?

— Pour ceux que vous venez de tuer !

— Je ne te connais pas, moi ; qui es-tu ?

— Je suis Rosina Balti, la femme de Joachim Balti et la nièce de Pedro Lamnés.

— Ah ! oui, tu es la nourrice ?

— Je l'étais.

— Que veux-tu dire ?

Rosina regarda don Antonio, dont l'œil dur, brillant comme l'acier la fit frissonner.

C'est qu'il n'était pas du tout rassurant cette homme avec son épée nue à la main, son profil anguleux, son teint bilieux et sa large bouche, qui lui donnaient un air de vampire.

Rosina lui répondit en montrant le berceau vide.

— Morte ? fit-il.

— Que votre tendresse ce rassure, don Antonio, la fille du marquis de Mimosa est vivante et se porte à merveille.

— Où est-elle ?

La nourrice n'était plus aussi effrayée ; deux autres officiers venaient d'entrer dans la chambre.

Elle se releva et répondit :

— Je n'en sais rien.

— Tu mens ! . . . Ecoute : le marquis de Mimosa est mort.

Rosina poussa un long soupir, fit le signe de la croix et dit :

— Que Dieu veuille recevoir l'âme de mon noble maître.

— Dieu ou le diable, répliqua don Antonio. Je suis le cousin du marquis ; à présent, le maître ici, c'est moi.

— En ce cas, seigneur, je n'ai plus qu'à me retirer.

Et elle se dirigea vers la porte.

Don Antonio l'arrêta en la saisissant par le bras, et il la repoussa brutalement jusqu'au fond de la chambre.

— Où est la petite senora ? demanda-t-il encore.

— Encore une fois, je n'en sais rien.

— Tu mens, tu mens ! s'écria-t-il avec colère ; je suis le plus proche parent, je puis même dire l'unique parent de la jeune Thérèse ; mon devoir est de la prendre sous ma protection et de veiller sur elle ; ton devoir à toi, Rosina Balti, est de dire ce que tu as fait de la fille de ton maître : réponds, je te l'ordonne !

— Je ne puis vous dire ce que j'ignore.

Don Antonio se mordit les lèvres et frappa du pied avec une sorte de fureur.

Un des officiers intervint.

— Pourtant, mon cher, dit-il, vous ne pouvez pas exiger que cette femme vous apprenne ce qu'elle ne sait pas.

— Vous prenez ma défense, monsieur l'officier, dit Rosina, je vous en remercie ; non, je ne sais pas où est la fille de mon maître, mais le saurais-je que ma bouche resterait muette. Don Antonio voudrait prendre la jeune senora sous sa protection, c'est justement ce que M. le marquis n'a pas voulu.

Et, s'adressant directement à don Antonio, elle ajouta :

— Tout ce que je puis vous dire, seigneur, c'est que la senorita Thérèse de Mimosa est à l'abri de vos recherches.

— C'est ce que nous verrons, murmura sourdement don Antonio.

Il reprit à haute voix :

— Où sont ton mari et ton oncle ?

— Demandez-le à ceux qui le savent, répondit Rosina. Il est probable qu'ils se sont fait tuer en défendant leur maître.

— Je ne saurais rien de cette misérable femme, grogna don Antonio.

Et il alla donner l'ordre à ses soldats de fouiller le château jusqu'aux combles.

Toutes les recherches, on le comprend, furent inutiles.

— Pourtant il faut que je la retrouve, et je la retrouverai ! se disait don Antonio en proie à une agitation fébrile.

\* \* \*

Or, pendant que s'accomplissaient au château de Valpenas les événements que nous venons de faire connaître, Pedro Lamnés avait eu tout le temps de gagner les Pyrénées.

Il avait l'agilité et les jarrets nerveux du montagnard habitué à gravir les rampes rocheuses ; il connaissait tous les sentiers de la montagne qu'il avait maintes fois parcourus lorsqu'il chassait le renard et l'isard.

Sans hésitation, marchant à la lueur d'un ciel étoilé, il s'était acheminé dans la direction de la France.

A la pointe du jour, il arriva au col d'Ibaynette, une des gorges des Pyrénées occidentales qui livrent passage aux piétons.

Pendant l'hiver, la traversée n'est pas sans danger ; mais on était en été et Pedro n'avait à redouter ni les trombes de vent, ni les rafales de neige qui dérobent aux regards du voyageur la place où il doit poser le pied.

Pedro ne rencontra personne dans ce long couloir et atteignit sans encombre l'endroit où un poteau marque la limite des deux frontières.

Les douaniers français exerçaient alors une surveillance rigoureuse sur notre frontière ; ils désarmaient ceux des belligérants qui venaient chercher un refuge en France.

Mais ce que Pedro portait dans ses bras n'était pas un de ces objets qui figurent sur le tableau du tarif douanier.

Après un rapide interrogatoire, il put continuer sa route.

Il ne ressentait aucune fatigue, mais il voulait l'épargner à l'enfant. Aussi, lorsqu'il trouva une voiture publique, il s'empressa d'y monter. Elle le conduisit à Pau.

Cette ville, aux yeux de l'homme de confiance du marquis de Mimosa, était trop rapprochée de l'Espagne.

Il n'y resta que quelques heures, le temps de faire manger l'enfant et de lui laisser prendre un repos dont elle avait besoin.

Il prit le chemin de fer et s'arrêta dans différentes localités sans vouloir y chercher la personne à laquelle il pourrait confier l'héritière de la maison de Mimosa.

Du reste, il lui plaisait de mettre une assez grande distance entre sa jeune maîtresse et l'Espagne.

D'étape en étape, et changeant constamment de mode de locomotion, il arriva un matin au bourg de Salvignac, sur le versant méridional des Cévennes.

La physionomie des habitants lui parut bienveillante.

Des maisons blanches, des ombrages, des eaux courantes, la perspective des montagnes le charmèrent et triomphèrent de ses irrésolutions.

Il interrogea adroitement le maître de l'hôtel où il était descendu et apprit que le curé du village, jeune encore, était très estimé, très aimé, très serviable, et que l'on pouvait compter sur sa discrétion.

Pedro Lamnés n'avait pas besoin de plus amples renseignements pour le décider à aller trouver le curé de Salvignac . . .

Nous savons l'accueil que l'excellent prêtre fit à l'Espagnol.

Enfin, celui-ci put remplir, aussi bien qu'il le désirait, sa mission de haute confiance ; il ne pouvait que se féliciter de s'être adressé à M. Ancelin.

Il laissait la petite Thérèse entre les mains d'une honnête femme qui l'aimerait et lui donnerait les soins d'une véritable mère. Et cette chère enfant, frappée si jeune par le malheur, aurait dans le maire et le curé deux protecteurs.

## VII

Pedro Lamnès s'était éloigné de Salvignac et avait repris le chemin des Pyrénées avec cette conscience tranquille de l'homme qui a fait son devoir, mais en proie aux plus terribles appréhensions.

Le bon serviteur était mortellement inquiet.

Que s'était-il passé en son absence à Valpenas ? Le marquis et ses compagnons, il en était convaincu, n'avaient pu repousser les soldats de la reine. Ceux-ci vainqueurs, don Antonio Villina avait pu facilement s'emparer du château.

Pedro connaissait assez son maître pour être certain que le marquis avait résisté aux libéraux jusqu'à épuisement complet de ses forces. Mais le retrouverait-il ? Le marquis de Mimosa ne s'était-il pas fait tuer, préférant la mort à la détention, à la déportation ?

Autant de pensées lugubres qui hantaient le cerveau de Pedro.

Le marquis avait prévu le cas où il perdrait la vie et aussi celui où il serait fait prisonnier. Dans l'un ou l'autre cas, Pedro ne pourrait rendre compte à son maître de sa mission.

Mais dans les instructions qu'il avait reçues, Pedro devait, s'il lui était impossible de dire à son maître ce qu'il avait fait, Pedro, disons-nous, devait aller trouver le comte de Corello et lui apprendre où l'héritière de la maison de Mimosa était cachée.

Le comte de Corello était un ami intime du marquis, et, bien qu'ils servissent sous des drapeaux opposés, l'amitié qu'ils avaient l'un pour l'autre était restée la même.

Du reste, Pedro avait dans son portefeuille une lettre du marquis adressée au comte. Par cette lettre, le marquis de Mimosa confiait la tutelle de sa fille au comte de Corello.

Donc, Pedro se dirigeait vers les Pyrénées, ayant hâte de rentrer en Espagne. Cependant, il ne s'avancait pas sans de grandes précautions, car il était persuadé que don Antonio avait lancé des émissaires à sa poursuite.

Il ne se trompait pas. En effet, dès le lendemain de son entrée au château de Valpenas, don Antonio avait fait battre la campagne par ses soldats, afin d'arrêter les carlistes fuyards, et surtout pour obtenir des renseignements au sujet de la fille du marquis, qu'il soupçonnait Pedro Lamnès d'avoir emportée.

Il n'eût bientôt plus de doutes sur ce point, car un chevrier de la montagne déclara avoir vu Pedro, portant un jeune enfant, franchir les escarpements de la montagne et prendre la direction des Pyrénées.

Immédiatement, don Antonio fit partir deux de ses espions, hommes de sacs et de corde, avec ordre de se mettre sur les traces de Pedro Lamnès et de découvrir, n'importe à quel prix, l'endroit où il aurait conduit l'enfant.

Cependant, Pedro était arrivé sans encombre à l'entrée d'un des passages que la nature a creusés dans la grande muraille pyrénéenne. Mais là, il apprit que l'entrée du côté de l'Espagne était gardée par un détachement de libéraux.

Il y avait tout lieu de supposer que les autres passages étaient également gardés.

Il n'y avait qu'une chose à faire : escalader la montagne.

Pedro s'engagea résolument dans un de ces étroits sentiers tracés par les contrebandiers et connus d'eux seuls.

Nous le savons, il avait comme tous les Basques le pied montagnard ; un voyage à travers les rochers et les précipices ne l'effrayait point.

Il grimpa les premières rampes d'un pas assez alerte, mais il fut bientôt obligé de ralentir sa marche. Le versant français est beaucoup plus abrupte que le versant espagnol qui, par une série de plateaux, descend progressivement jusqu'à l'Ebre.

A mesure qu'il franchissait un escarpement, il en voyait un autre se dresser brusquement devant lui. A chaque instant, c'était une roche à pic ou une large crevasse qui l'arrêtait et qu'il était obligé de contourner. Tantôt il s'enfonçait dans un ravin sauvage, tantôt il se trouvait sur quelque sommet dénudé d'où ses regards pouvaient embrasser un vaste horizon, mais où, aussi, il pouvait être aperçu de très loin.

Il arriva ainsi au bord d'un de ces petits lacs comme il s'en trouve dans toutes les chaînes de montagnes, réservoirs des pluies et des neiges, qui étaient autrefois, sans doute, cratères de volcans aujourd'hui éteints.

Exténué de fatigue, il s'assit au bord du lac et se rafraîchit les mains et le visage ; ensuite il baigna dans cette eau fraîche, limpide, ses pieds endoloris, tout en mangeant un morceau de pain et du fromage non moins dur que le pain.

Il avait remis ses chaussures et se disposait à se lever, lorsque, dans le miroir qu'il avait sous les yeux, il crut voir apparaître deux têtes à la crête d'un rocher.

Il se dressa brusquement, ses yeux explorèrent l'horizon, mais il ne vit plus rien.

Il était sûr de ne pas s'être trompé, et il se sentit troublé, inquiet, tout en se disant que ce ne pouvait être que deux contrebandiers. C'est que l'idée qu'il était poursuivi, qu'on l'espionnait, avait de nouveau traversé son esprit.

Il se remit en marche, surmontant des difficultés de plus en plus grandes et n'avancant qu'avec une lenteur désespérante.

Il venait de sortir d'une espèce de couloir fort étroit lorsqu'il se trouva en présence d'un homme à l'air farouche, qui portait un ballot sur les épaules.

— Eh bien, l'ami, dit-il à Pedro dans un patois moitié français moitié

espagnol, où allez-vous donc ainsi par des chemins qui ne sont pas faits pour des voyages d'agrément ?

Pedro n'était pas d'humeur à engager la conversation avec un inconnu.

— Je vais où il me plaît d'aller, répondit-il sèchement ; est-ce que je vous demande, moi, ce que vous faites ici ?

— Je veux bien vous le dire sans que vous me le demandiez ; du reste, vous voyez bien que je fais de la contrebande. C'est un métier comme un autre ; il faut que tout le monde vive, n'est-il pas vrai ?

— Ça, c'est votre affaire et je n'ai rien à y voir ; bonjour, je continue mon chemin.

— Je crois que vous ne le connaissez guère, votre chemin ; vous êtes peu familiarisé avec les sentiers de la montagne, mais, si vous le voulez, je suis prêt à vous donner de précieuses indications.

— Ce n'est pas de refus.

— D'abord, où allez-vous ?

— En Espagne, puisque je tourne le dos à la France.

— Si votre costume ne me trompe pas vous êtes du parti de don Carlos ; eh bien, l'ami, je crois devoir vous prévenir que vous arriverez dans un pays occupé par les soldats de l'armée libérale.

— Oh ! cela m'importe peu, répondit Pedro qui, après tout, n'avait pas d'autre crainte que celle de tomber entre les mains de don Antonio ou des hommes qui étaient sous ses ordres.

— Alors, mon brave, prenez à gauche ; vous arriverez à un bouquet de bois, puis vous irez droit devant vous jusqu'à ce que vous voyiez une roche très haute qui se dresse en forme d'aiguille. Là, vous ne serez plus embarrassé pour vous diriger.

Pedro remercia l'homme au ballot et marcha dans la direction indiquée. Mais, bientôt, la défiance le saisit. La figure de cette homme ne lui revenait pas, il l'avait regardé d'une façon très drôle, et puis cette rencontre lui paraissait suspecte.

Il se rappelait les deux têtes aperçues dans les eaux du lac, et il se demandait si les hommes du rocher n'étaient pas de ceux qui le poursuivaient, lesquels pouvaient s'être entendus avec l'obligeant contrebandier pour le faire tomber dans un piège.

Il ne se trompait pas et avait raison de se tenir sur ses gardes.

Les deux espions lancés à la poursuite de Pedro Lamnès étaient parvenus à retrouver ses traces, mais trop tard, c'est-à-dire après qu'il eut confié la petite héritière à Mme Marguerite.

Depuis l'avant-veille qu'ils l'avaient reconnu, comme il sortait d'une auberge, ils le suivaient, le perdant souvent de vue, mais toujours sur sa piste.

Cependant, le hasard qui les avait placés sur la route de Pedro n'avait pas fait assez pour eux, puisqu'ils n'avaient pas découvert comme ils en avaient reçu l'ordre, le lieu où le fidèle serviteur avait conduit la fille de son maître.

Mais ils pensaient, avec raison, que Pedro devait avoir sur lui des papiers disant ce que don Antonio de Villina avait intérêt à savoir.

Il fallait donc que les deux gredins s'emparassent de ces papiers ; ayant rencontré le contrebandier, ils en avaient fait leur associé, moyennant quelques pièces de monnaie afin de faire tomber Pedro dans une embuscade.

Le bon Lamnès avait écouté les paroles perfides du contrebandier ; tout allait bien pour les deux émissaires.

Tapis derrière une roche, ils virent Pedro s'avancer vers eux et l'un dit à l'autre :

— Attention, qu'il ne nous échappe pas, cette fois.

Ils croyaient le tenir.

Pedro marchait prudemment, les oreilles tendues au moindre bruit, regardant de tous les côtés.

Comme s'il eût deviné que des hommes, prêts à bondir sur lui, étaient embusqués à quarante pas, il prit brusquement une autre direction que celle qu'on lui avait conseillé de suivre.

Les deux espions eurent une exclamation de fureur.

Chacun reprit son bâton et ils se séparèrent afin que l'un ou l'autre se retrouvât, un peu plus tard, sur le chemin de Pedro.

Celui-ci ne tarda pas à arriver au faite de la montagne ; mais comment se guider, maintenant, au milieu de ces rochers énormes et de formes fantastiques sur lesquels les pieds de l'homme ne s'étaient probablement jamais posés ? Cependant, et non sans peine, il parvint à escalader un de ces pics. Alors, audessus de lui, il put voir des plateaux couverts de genêts fleuris, de bruyères et, s'élevant, ça et là, des chênes lièges. Plus bas c'était la terre d'Espagne.

Il poussa un long soupir de soulagement.

Mais bien des obstacles et des dangers à courir le séparaient encore de cette terre qu'il saluait comme le voyageur du désert salue l'oasis bénie.

Un passage creusé entre deux hautes murailles se trouva devant lui et, bravement, il s'y enfonça. Il venait de sortir de cette large crevasse lorsque, tout à coup, un homme se dressa devant lui.

Cet homme était à peu près vêtu comme Pedro.

Il y avait entre eux une distance d'une quinzaine de pas, mais un précipice les séparait.

— Pedro, dit l'homme, tu ne t'attendais pas à me rencontrer ici.

— C'est vrai, mais je ne suis pas surpris que tu aies accepté la vilaine besogne que t'a donnée ton maître.

— Allons, Pedro, pas de gros mots ; nous pouvons devenir amis, si tu le veux.

— Je ne tiens pas à ton amitié.

— Tu as tort, Pedro, car tu n'as plus rien à gagner en restant du côté de Don Carlos. Voyons, dis-moi d'où tu viens.

— Cela ne te regarde point.

# LES MANGEURS DE FEU

LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL—*Quatrième partie*

Les Chevaliers Noirs

Eh bien ! cette aventure que vous avez osé révoquer en doute, John Gilping l'a renouvelée d'un égal succès, avec sa clarinette, pour la plus grande gloire de l'Angleterre.

Mais, comme dit le cliché connu n'anticipons pas sur les événements. John Gilping et le nègre Tom étaient revenus sans encombre à Hauska, où ils avaient paisiblement attendu la fin de l'ouragan qui avait failli anéantir Olivier et ses compagnons ; le calme venu, ils étaient repartis sous la conduite d'un nomade, qui, moyennant cent piastres payées d'avance, s'était engagé à les amener sains et saufs au bac de Voronoje, en quatre petites journées de marche ; nos voyageurs avaient regagné la mer de verdure, qu'ils ne devaient plus quitter jusqu'à l'Oural.

Le premier soir, on campa en plein steppe, et Gilping s'endormit comme un bienheureux sous sa petite tente de campagne. En s'éveillant le lendemain, il apprit avec stupeur que le nomade avait disparu.

Le pauvre Tom, se croyant perdu sans retour dans cet immense désert, pleurait depuis l'aube sans oser prévenir son maître.

Gilping ne s'en émut que médiocrement : il en avait vu bien d'autres en Australie ! Après un confortable déjeuner, emprunté à ses cantines qui regorgeaient de provisions, il déploya la carte du steppe et du gouvernement d'Orenbourg, dont il avait eu soin de se munir à Astrakan, et à l'aide de sa boussole détermina d'une façon à peu près certaine la route qu'il devait suivre pour se rendre à Voronoje. Il aida alors le pauvre Tom à réinstaller sa tente sur le cheval que le prince lui avait donné, et il se remit bravement en route, sans s'inquiéter autrement de l'indigne conduite de son guide.

Gilping était ce matin d'excellente humeur, grâce à une bouteille d'excellent whisky qu'il avait lentement dégustée à la suite de son repas ; cette vaste prairie émaillée de fleurs lui rappelait par certains côtés le Buisson australien, et ses longues pérégrinations dans les solitudes n'avaient pas laissé que de lui donner un de ces caractères insouciant des bushrangers, qui ne sont jamais plus heureux que quand ils errent à l'aventure avec l'espace infini devant eux. La fuite du Kirghiz ne l'avait pas étonné ; nous dirons plus, sous un certain rapport, il en avait été satisfait. Cet homme avait le nez rond et épaté des Kalmouks, et au soixante-quinzième paragraphe du chapitre trente-trois de son annexe sur l'Origine des races humaines étudiée d'après leurs conformations nasales, il avait rangé ces nez-là dans la catégorie de ceux qui étaient par nature disposés, au vol, au pillage et à la trahison... et il éprouvait, comme tout bon savant, une joie indicible chaque fois qu'il pouvait rencontrer un exemple vivant de la solidité de ses déductions.

—Vois-tu, Tom, disait-il au nègre, avec un nez comme celui dont il était possesseur, le Kirghiz devait forcément m'emporter mes cent piastres.

—Quoi ça, massa, répondait le pauvre diable ahuri, guide a pris argent avec son nez ? moi pas comprendre.

—Tu ne comprends pas, parce que tu appartiens à une race inférieure qui doit disparaître ; ainsi regarde ton nez...

—Nez à Tom pas prendre argent.

—Es-tu naïf, mon pauvre garçon ! quand je dis regarde ton nez...

—Tom pas pouvoir regarder nez à lui, massa. Et le brave noir faisait des efforts surhumains, avec ses gros yeux, pour apercevoir l'appendice déprimé qu'il avait reçu en partage.

—Mais, écoute moi donc, fit Gilping impatienté : je veux dire que ton nez aplati est un signe d'infériorité, qui place ta race au plus bas degré de l'espèce humaine.

Et Tom, on le conçoit, n'était guère plus avancé ; mais Gilping n'en avait cure ; une fois sur ce dada, il discourait des heures entières, jusqu'à ce que le hasard vint donner une autre tournure à la conversation.

Ils marchaient déjà depuis quelque temps, lorsque Tom, qui s'était attardé à la recherche d'un oiseau qu'il croyait avoir blessé d'un coup de carabine, revint en toute hâte en donnant de violents signes de terreur.

—Massa ! massa ! criait-il d'une voix étranglée.

—Que se passe-t-il ? fit Gilping troublé dans ses profondes méditations ; il composait en ce moment le premier discours qu'il devait prononcer en prenant possession de son siège au Parlement.

—Voyez ! massa, voyez !

Gilping se retourna dans la direction indiquée par le noir... un frisson d'horreur lui parcourut tout le corps. Le spectacle qu'il venait d'avoir inopinément sous les yeux était bien fait pour inspirer quelque terreur au plus brave. Trois ours énormes, dont ils avaient dû sans doute troubler le sommeil dans les hautes herbes, arrivaient sur eux à toute vitesse.

Tom avait sauté sur le cheval qui portait les provisions et s'était enfui ; quant à Pacific, il avait fait volte-face, et les oreilles pointées en avant, semblait regarder les nouveaux arrivants avec plus de curiosité que de frayeur.

Gilping n'eut pas le temps de la réflexion, les terribles bêtes étaient sur lui... Instinctivement, il leva sa clarinette. Les ours, qui n'étaient plus qu'à trois pas, s'arrêtèrent instantanément, et se dressant sur leur arrière-train, restèrent debout comme des soldats au port d'armes.

Une idée de génie, comme il en arrive toujours aux grands hommes aux heures solennelles de leur vie, traversa le cerveau du noble lord : il emboucha sa clarinette et se mit à jouer avec un entrain endiablé une gigue écossaise... O triomphe de l'art ! ô miracle de l'harmonie ! les trois ours se mirent à danser, et avec une science si profonde de la mesure, qu'on les eût pris pour des habitants des *highlands* déguisés.

Si Gilping accentuait ou diminuait le mouvement, les animaux l'imitaient de tout point. Le brave homme était tout disposé à attribuer cette métamorphose à la puissance de son instrument, lorsqu'il s'aperçut que les ours portaient chacun un collier relié à une chaîne unique. Tous trois étaient donc attachés ensemble, ce qui expliquait l'uniformité de leur marche et de leur danse, ils étaient habitués à travailler de concert ; c'était trois ours merveilleusement apprivoisés et dressés, qui avaient dû appartenir à quelque jongleur nomade, surpris par le dernier ouragan ; grâce à leur instinct du danger, ils avaient pu s'échapper et erraient tristement dans les steppes, lorsque, apercevant Gilping, ils étaient venus le rejoindre, tout joyeux de retrouver la compagnie de l'homme, à laquelle ils étaient habitués.

L'ours du milieu portait, en outre, une longue chaîne enroulée autour de son collier, et destinée, sans doute, à conduire le groupe.

Tom s'était arrêté à une centaine de mètres de là, pour examiner, sans doute, ce qui allait se passer ; Gilping lui fit signe de revenir, en le menaçant d'un coup de carabine s'il n'obéissait pas.

Le noir se décida alors à avancer, mais peu à peu, en observant avec soin ce qui se passait.

—Allons, pied à terre, maître poltron ! ne vois-tu pas qu'il n'y a aucun risque à courir !

En prononçant ces mots, Gilping saisit le cheval par la bride, et Tom sautant à terre courut s'abriter derrière Pacific.

Une caisse de *pilot-bread* fut ouverte, et les gâteaux secs qu'elle contenait distribués aux ours, qui les mangèrent en grognant de satisfaction. Cette munificence ne contribua pas peu à les attacher à leur nouvel ami ; aussi lorsque Gilping, de son ton le plus doux, les engagea à aller où bon leur semblerait, lui répondirent-ils par un grognement plein de tendresse qui devait signifier dans leur langage : " Non, non, toi bon maître, toi jouer de la musique et nous danser..." Nous ne garantissons par la traduction ; toujours est-il que Gilping étant remonté sur Pacific, les trois ours le suivirent concieusement, s'arrêtant quand il s'arrêtait, et se remettant en marche en même temps que lui.

En vain chercha-t-il à avoir raison d'eux par surprise, aucune ruse ne parvint à les dépister. Cela allait bien un moment... mais cinq minutes après, les trois bêtes trottaient sur les talons de Gilping.

On n'avait jamais vu une pareille affection ! et notez que ce surnois de Pacific les avait pris en amitié, les couvrait de sa protection.

Cela ne pouvait cependant pas durer ; Gilping avait hâte de se porter au secours de ses amis qu'il ne pouvait rien sans lui, et il n'avait que faire de ces trois hôtes incommodes, embarrassants en voyage, et qu'il était obligé de nourrir avec des *pilot-bread* et des *prince Albert cakes* ; aussi, pourquoi leur avait-il fait goûter à ses provisions ? nourrir des ours avec des biscuits, des *gaufrettes princeps*, des toasts vanillés pour le thé, c'était non seulement un régime alimentaire un peu coûteux, mais encore, comme Gilping ne pouvait renouveler son stock dans le steppe, il allait bientôt être réduit à s'en passer lui-même.

Que faire ? Les ours résistaient à toutes les sollicitations, ils avaient la reconnaissance chevillée dans l'âme. C'était une vertu si rare, que Gilping ne pouvait cependant leur en vouloir...

Il fallait toutefois prendre un parti ; le brave homme commençait lui-même à les prendre en affection, il y avait nécessité de couper cela dans sa racine... La nuit venue, on campa comme à l'ordinaire ; puis, quand Gilping vit que les animaux peletonnés sur eux-mêmes, dormaient d'un profond sommeil, il fit signe à Tom, qui était prévenu d'avance, de prendre le cheval par la bride ; lui-même en fit autant de Pacific, et les voilà tous deux s'éloignant le plus doucement possible, en retenant leur souffle comme des malfaiteurs qui viendraient de faire un mauvais coup... Gilping eut bien quelques remords d'agir avec une pareille duplicité il eut un moment la pensée de les emmener avec lui et d'en faire cadeau au British Museum ; mais il sut résister à cette tentation, et arrivé à une certaine distance des pauvres abandonnés, il monta sur Pacific, Tom sur le cheval, et toute vitesse, en jetant un regard en arrière pour voir s'ils étaient suivis. Ils coururent ainsi pendant quatre heures, et persuadés d'avoir mis cette fois une distance suffisante entre les animaux et eux, ils installèrent la tente, afin de prendre quelque repos jusqu'au jour.

Au premier rayon du soleil, Gilping fut sur pied. S'il ne s'était pas trompé dans ses calculs, en forçant un peu la marche, il devait atteindre Voronoje le soir même.

Tom dormait encore.

—Allons ! debout, fainéant ! s'écria le brave prédicant en soulevant la portière de toile qui protégeait l'entrée de la tente.

Il n'acheva pas et faillit tomber de son haut, suffoqué par la surprise.

Les trois ours, enroulés comme des chats, reposaient paisiblement, à quelques pas de là, aux côtés de Pacific.

Gilping se résigna. Il était touché jusqu'aux larmes.

—C'est égal, fit-il, avec un secret mouvement d'orgueil, monté sur Pacific, et Tom conduisant les trois ours, quelle entrée triomphale cela va me faire dans ma bonne cité de Londres !

## CHAPITRE VI

La fin du duel.—Les souterrains d'Iérinoslaw.—La chasse à l'homme.—La machine infernale.—L'explosion.—L'heure de la justice.

Ivanowitch et Holloway étaient arrivés à Iérinoslaw quelques jours avant l'époque fixée pour la réunion solennelle des Invisibles. Toujours prudent à l'excès, le Russe avait prévu depuis longtemps le cas où ses affidés viendraient à l'abandonner ; la présence du prince Westchine, qui appartenait à une des premières familles de l'empire, pouvait en effet exercer sur eux une telle influence qu'ils refusassent de suivre leur chef dans la voie criminelle où il prétendait les engager.

Les Cavaliers Noirs, dont il croyait s'être assuré la coopération, étaient certainement des gens peu scrupuleux, mais il ne les avait point, par prudence, mis au courant de ses projets, et il s'agissait de savoir quel prix ils mettraient à leurs services dès qu'ils en connaîtraient l'importance. Hatchim-Bachi était un personnage qui ne se laissait point facilement tromper, et ses exigences pouvaient s'élever à un tel chiffre, qu'on fût obligé de se passer de son concours.

Ivanowitch avait pensé à tout cela ; ne devait-il pas, en outre, pourvoir en cas d'échec, à sa sûreté et à celle de son complice ?

Ces questions, traitées à Astrakan, avaient conduit à une conclusion qui était bien dans le tempérament des deux misérables qui avaient mis en commun leur haine et leur cupidité, ils résolurent de couronner leur œuvre par l'établissement d'une machine infernale dans les souterrains d'Iérinoslaw, où il leur serait facile d'entraîner leurs adversaires. La fréquentation du capitaine Rouge avait valu à Ivanowitch la connaissance des multiples ressources de l'électricité, et c'est à ce terrible agent qu'il songea immédiatement pour la réalisation de ce projet. Une fois l'idée arrêtée, ce n'avait plus été qu'un jeu pour Holloway, dont c'était le métier, de la mettre en pratique et de construire le mécanisme nécessaire à son fonctionnement. L'engin prêt, il avait été expédié d'avance à Iérinoslaw avec un serviteur fidèle, et les deux complices, à leur arrivée, n'avaient eu qu'à procéder à son installation.

Bâti dans les premiers temps de l'ère chrétienne, le vieux couvent d'Iérinoslaw possédait une série de souterrains qui avaient été édifiés pour servir de refuge aux moines et aux habitants de la contrée lors des invasions tartares, qui venaient périodiquement dévaster le steppe, s'emparer des troupeaux et réduire hommes, femmes et enfants en esclavage.

Admirablement fortifié, ce couvent avait soutenu plusieurs sièges remarquables, et les chroniques du pays racontaient que Timour-Khan, n'ayant point voulu perdre son temps à le réduire, ses défenseurs avaient vu pendant huit jours les innombrables guerriers du conquérant s'écouler sous leurs murs comme une immense houle humaine.

Pris et saccagé depuis par les Turcmènes, il avait fini par tomber en ruines ; les moines grecs, qui l'avaient habité tout le temps que dura l'empire de Constantinople, avaient fui avec la conquête musulmane et n'y étaient jamais revenus, et il n'avait plus fait que servir de repaire aux troupes de bandits qui écumaient le steppe et pillaient les caravanes qui, dès la plus haute antiquité, suivaient cette route pour commercer avec l'Inde et la Chine.

Le pays avait passé au pouvoir des Russes, après la chute de la domination tartare, mais ses conditions de sécurité n'avaient guère changé, et quiconque s'y aventurait pouvait être massacré sans exciter la susceptibilité du nouveau gouvernement, incapable de faire respecter son autorité au milieu de ces déserts infestés de nomades.

Ivanowitch avait donc admirablement choisi le lieu de son dernier guet-apens ; le prince Westchine et le comte d'Entraygues passeraient pour avoir été assassinés par les pirates du steppe et, assuré de ne pas être recherché de ce fait, il pourrait jouir en paix des résultats de son crime.

Le jour de son arrivée, comme il s'engageait avec Holloway dans la partie des ruines qui avait échappé, mieux que les autres côtés du couvent, aux injures du temps, un homme se dressa tout à coup devant eux.

—Ah ! c'est toi, Odnwort ? fit Ivanowitch.

—Oui, maître.

C'était l'homme de confiance, un de ces bons sectaires dont les Invisibles se servaient après les avoir faratisés, qui avait accompagné, par la route postale, la machine infernale construite par l'Américain.

—Quelques-uns de nos frères sont-ils arrivés ?

—Non, maître, je n'ai vu personne encore.

—C'est étrange, fit le chef des Invisibles devenu subitement rêveur ; partout, sur la route, cependant, nous avons appris que les stranniki avaient annoncé la prochaine réunion.

—Nous avons encore trois jours devant nous, maître, et nul sans doute ne tient à arriver avant l'heure.

—C'est bien ! Tu connais la sortie des souterrains qui se trouve à divers de d'ici, au couchant ?

—Oui, maître.

—Tu vas y conduire les deux Cosaques avec les chevaux que nous avons laissés à l'entrée, ils ne doivent s'en écarter sous aucun prétexte ; tu veilleras à ce que rien ne leur manque.

—Votre volonté sera exécutée, Excellence. Faudra-t-il revenir ?

—Oui, car nous pourrions avoir besoin de toi. Où as-tu déposé l'objet que tu étais chargé d'apporter ?

—À l'entrée même des souterrains, Excellence ; vous savez que ce lieu est protégé par une sorte de crainte superstitieuse : de cette façon, je n'avais rien à craindre des rôdeurs.

—Tu as bien agi ; va maintenant exécuter mes ordres, et n'oublie pas que je t'attends dans la soirée.

Toute cette partie du couvent, nous l'avons dit, avait mieux résisté que les autres à l'œuvre des siècles ; les cellules des moines, les appartements de l'abbé surtout, étaient dans un merveilleux état de conservation, et la chapelle, en vieux style romain, était encore debout tout entière ; mais tout cela représentait un passé déjà si éloigné, que l'esprit du visiteur s'en imprégnait de profonde et mélancolique rêverie.



Les trois ours se mirent à danser.—Pag 167, col. 2

Une chose que l'on aurait peine à croire, c'est que les portraits, peints sur bois, des vieux abbés d'Iérinoslaw étaient presque intacts dans la grande chambre abbatiale ; ils servaient de panneaux aux hautes cimaises de chêne noirci par le temps ; une vieille croyance, transmise à travers les âges, les avait protégés. On prétendait que celui qui oserait toucher, même du bout du doigt, à une de ces antiques images, mourrait dans les trois jours. Depuis plusieurs siècles, c'étaient les passeurs de Voronoje qui étaient chargés de la garde de la partie conservée de ces ruines, et jamais un seul d'entre eux n'avait osé y pénétrer. Protégés par la crainte superstitieuse qu'inspirait le vieux couvent, les faux Invisibles en avaient fait depuis quelque temps leur centre de ralliement dans la contrée.

Par les soins d'Odnwort, la grande chambre abbatiale et une cellule avaient été arrangés de façon qu'Ivanowitch et Holloway pussent les habiter pendant leur séjour.

Au retour d'Odnwort, le chef des Invisibles résolut d'aller visiter les souterrains, afin de choisir l'emplacement favorable à l'établissement de la machine fabriquée par Holloway sur le modèle des accumulateurs électriques du *Remember*. A tout hasard, elle devait être placée la nuit même et prête à lancer sa terrible décharge au premier signal ; il fallait, en effet, prévenir le cas où le comte Olivier et sa suite, échappés au guet-apens du bac de Voronoje, poussés par le désir de la vengeance, arriveraient à Iérinoslaw avant que Tcherni-Chug ait eu le temps d'envoyer un message annoncer son échec.

Ivanowitch était sombre et soucieux ; après toutes les mesures qu'il avait prises, il ne comprenait rien au mystérieux isolement dans lequel il se trouvait ; pas un seul de membres de la Société n'avait encore paru, et il était sans nouvelle des Cavaliers Noirs. Que signifiait ce silence ?

A LA  
**VILLE DE MONTREAL**

**\$150.000**

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

**Immenses Réductions**

DANS TOUS LES

**DEPARTEMENTS !!**

**\$10,000 de jonets vendus presque pour rien !**

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

**Cie GENERALE**  
— DES —  
**BAZARS**

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent

**Cognac Jockey Club**

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

**\$1.25 LA BOUTEILLE**

**LE COSMOS.** — La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

**MAISON - BLANCHE**

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATEUR

— DE —

**Merceries**

ET

CHAPELLERIES

**T. BRICAULT**

UN SEUL PRIX

13500

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

**“ WESTERN ”**

INCORPOREE EN 1851

Capital..... \$2,000,000  
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036  
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR

**M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain CONTRE : la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

**CHOCOLAT MENIER**



Est maintenant en vente partout dans les

**ETATS-UNIS**

ET AU

**CANADA**

Il est servi à table pour remplacer

Le thé, le café ou le cocoa

Il est devenu presque universel, il nourit et fortifie

SERVI GLACE DURANT LES GRANDES CHALEURS

IL EST DELICIEUX ET RAFFRAICHISSANT

Demandez à l'Epicier

— LE —

**CHOCOLAT MENIER**

Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyer le nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

Neuveau procédé américain pour plomber de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger; Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL.

Emplâtre (Souverain des Montagnes Vertes de GEO.) TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recourus aux EMBLATRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES DE GEO. TUCKER pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez **GEO. TUCKER** LE GUÉRISSEUR SAUVAGE 1875, STE-CATHERINE, Montréal.—Prix 25c

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les

**Poudres Orientales**

les seules

qui assurent en trois mois et sans autre à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Formete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

**SANTE ET BEAUTE !**

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$6

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

**L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine MONTREAL TEL Bell 6511**

— LA —

**Banque Jacques-Cartier**

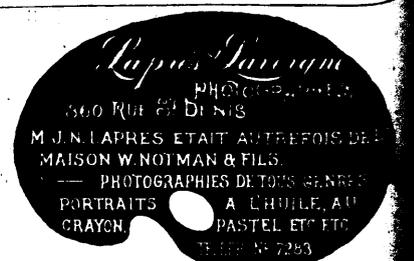
DIVIDENTE No 57

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½ pour cent) sur le capital payé de cette Institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la Banque à Montréal, le et après vendredi le premier Juin prochain.

Les livres de transferts seront fermés du dix-sept au trente et un Mai prochain inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque aura lieu au bureau de la Banque à Montréal, mercredi le 20 Juin prochain, à une heure p. m.

Par ordre du Bureau de Direction, **A. DE MARTIGNY, Directeur Gérant**



**RENAUD, KING**  
AND  
**PATTERSON**  
**MEUBLES & LITERIE**

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652